

86

# Galaxies

SCIENCE-FICTION

## Supplément numérique

Jean-Louis Trudel

Arvind Mishra

Grégoire Quévreur

Kathrine Sasnaoui

Guillaume Laffineur

INDIA 2222

চিত্ত যেথা ভয়শূন্য, উচ্চ যেথা শীর, জ্ঞান যেথা মুক্ত।

# Supplément numérique

## **Galaxies 86**

Les éditions numériques de la revue *Galaxies* contiennent des bonus, par rapport à l'édition imprimée. Pour ce numéro 86, le supplément se compose d'une deuxième nouvelle d'Arvind Mishra, d'une nouvelle de Jean-Louis Trudel, d'une nouvelle distinguée par un accessit au Prix le Bussy 2023 et de trois des nouvelles qui avaient participé à l'appel à textes « Uchronies » du n° 75.

### **La soie des météores**

*Jean-Louis Trudel*

### **La Visiteuse**

*Arvind Mishra*

### **Babel Brother**

*Grégoire Quévieux*

### **Projet [uchronie V]**

#### **Vie de personne**

*Kathrine Hasnaoui*

#### **Oniromancien**

*Guillaume Laffineur*

#### **Tant qu'il y aura des étoiles**

*Anthony Madera*

Les suppléments aux quatre derniers numéros sont librement disponibles sur le site <https://clubgalaxies.yolasite.com/>. Vous pouvez également nous demander, toujours gratuitement, de vous envoyer les autres suppléments à partir du n° 47, à condition d'avoir été abonné.e pour les numéros concernés. **Supplément hors commerce réservé aux abonné.es : ne peut être vendu**

# La soie des météores

---

Jean-Louis Trudel

*Les deux premières nouvelles de ce supplément numérique tournent autour du thème de la maternité, ou de l'absence de maternité, du désir d'enfant, de la virtualité. Celle de Jean-Louis Trudel, très légère, subtile, comme de la soie, envisage ainsi beaucoup de manières de compenser la chute de la fertilité, avant d'en choisir une particulièrement légère, et subtile, justement, comme un foulard de soie.*

P.G.

**C**HLOÉ AVAIT MIS SON PLUS BEAU FOULARD pour sortir. C'était l'avantage de la journée sans hommes. Il n'y aurait personne pour la siffler, lui faire des avances ou formuler des commentaires sous prétexte que si elle s'était mise belle, c'était pour se faire remarquer.

Une fois par semaine, toutes les femmes avaient la paix quand elles se baladaient dans les rues de la ville.

En temps normal, elle serait restée dehors jusqu'à la nuit tombée, mais ses seins l'élançaient un peu. Il était temps de rentrer pour les soulager. Malgré la chaleur, elle pressa le pas et opta pour le raccourci qui passait derrière l'école qui avait fermé.

D'habitude, elle évitait l'endroit. Ils avaient acheté l'appartement en se disant que leur premier-né aurait son école à deux pas. Noura, une collègue de Guillaume, leur avait recommandé l'établissement que son fils fréquentait. Il ne restait plus qu'une poignée de profs, mais ils étaient excellents. Chloé aurait dû se douter que c'était le signe d'une fermeture imminente : les meilleurs étaient gardés jusqu'à la fin.

Elle fit la grimace en contournant la pataugeoire asséchée derrière la crèche attenant à l'école. Elle aussi fermée. La peinture des bancs, avec vue sur la pataugeoire et le terrain de jeu, s'écaillait doucement. Autrefois, elle aurait croisé des mères de famille avec leurs enfants. Des pères aussi, mais les autres jours de la semaine, évidemment.

Les papas étaient plus présents et attentionnés depuis que les enfants étaient devenus plus rares et plus précieux. Aux premiers jours du dépeuplement, Guillaume avait partagé avec sa femme des rêves d'héroïsme, inspirés par la hantise d'un rapt, où il défendait leur fils ou leur fille – ou les enfants des autres, à la rigueur – contre des marchands

de poupons. Il n'avait pas la carrure d'un justicier, mais la confiance l'avait attendrie. Elle avait épousé un rêveur.

Surtout que le puçage des nouveau-nés avait largement réduit les risques d'un enlèvement crapuleux...

Mais plus aucune famille ne fréquentait l'endroit. Derrière l'école, l'herbe folle avait tout envahi. Chloé faillit marcher sur des tessons coupants. Les restes d'un biberon éclaté à quelques pas du carré de sable. Son brusque pas de côté lui rappela la congestion de ses seins.

Elle tourna le dos aux restes d'un rituel rageur. Parce qu'un couple du quartier avait renoncé une fois pour toutes à devenir parents. Cela se faisait de plus en plus. Une sortie nocturne pour fracasser un rêve. Pour crier sa révolte. Puis s'étreindre ensuite, la larme à l'œil.

Le choix de le faire derrière l'école condamnée avait quelque chose d'accusateur. Chloé imagina la femme qui projetait le biberon vers le haut, de toutes ses forces. *Pas notre faute !*

Le monde avait cessé de faire des bébés à l'époque de la pandémie. Les berceaux s'étaient remplis de nouveau, mais jamais comme avant. Chaque année, une école fermait. Les petits devenaient si rares que les puéricultrices se rendaient sur place pour les soigner à la maison. Les nouveaux parents n'avaient plus à lever le petit doigt. Les candidats et candidates à la garde des enfants ne manquaient pas. Volontaires pour une nuit sans sommeil, pour le biberonnage des plus capricieux, pour les heures de bercement d'un bébé hurlant...

Tout s'était conjugué pour faire baisser la natalité. Les difficultés économiques, la raréfaction des spermatozoïdes, les dérèglements hormonaux des femmes... Chloé n'avait jamais envisagé de jeter le biberon. Elle avait toujours désiré une famille nombreuse. Au moins trois enfants.

Son Guillaume avait épousé une grande rêveuse, oui.

— Chloé !

Noura lui faisait signe, postée devant l'entrée de l'immeuble. Seule. Le reste de la semaine, elle se promenait invariablement avec ses hommes, le mari et le fiston, un grand ado de dix-sept ou dix-huit ans. Ils étaient sans doute convaincus de la protéger, mais la vérité, c'est qu'elle couvrait encore son enfant unique.

— M'attendais-tu ?

— Je voulais te parler, d'une mère à... Pardon, tu sais comme je suis gaffeuse. En tant que mère ou future mère.

Noura ne se cachait pas de vouloir un frère ou une sœur pour son Ramzi. Aucune de ses autres grossesses n'avait abouti. Elle avait trop attendu après la naissance de Ramzi, peut-être. Quinze ans d'exposition supplémentaire aux perturbateurs endocriniens dans une banlieue de

mégalo-pole, ça comptait aussi. Double, qui sait.

Chloé lorgna la porte de l'immeuble.

— Tu as l'air pressée. Es-tu déjà en manque de câlins ?

Pas question d'évoquer ses seins douloureux. Noura en aurait tiré une conclusion malheureuse.

— C'est mon Guillaume qui a hâte de me revoir. Il vient de me texter.

— Je ne retiendrai pas longtemps. Je voulais te demander... Après ma dernière fausse-couche, j'ai parlé avec Ahmed de marquer le coup. La qualité de son sperme est au plus bas. Je ne crois pas que nous aurons une autre chance.

— Je suis désolée, sincèrement.

— Je ne veux pas me plaindre. Je sais que tu es passée par là.

— C'est vrai, il y a eu des météores dans ma vie.

Chloé avait longtemps détesté ce mot. Un euphémisme qui se voulait poétique pour le deuil péri-natal. Puis, elle en avait apprécié la justesse. Pour dire des vies écourtées, qu'on avait à peine eu le temps d'apercevoir avant leur effacement. Pour exprimer la détresse de celles qui avaient cru toucher au but avant de tout perdre.

Contrairement à d'autres mères d'enfants bien en vie, Noura n'avait jamais refusé d'admettre la quasi-maternité de Chloé. Malgré le dépeuplement, il restait bien des couples choyés pour nier l'éphémère expérience de ceux qui n'avaient été parents que le temps de se préparer en vain. Comme s'il fallait endurer les irritations et les servitudes du pouponnage pour gagner le droit de s'afficher comme tels. Noura était restée une amie parce qu'elle ne se glorifiait pas de sa maternité.

Au fond, Chloé lui était reconnaissante de cette ouverture à un chagrin sans nom et difficile à expliquer. Comment pleurer un rêve crevé comme une bulle de savon, dont la substance tout entière avait tenu au creux d'une main ? Rien que pour cela, elle n'abrégea pas la conversation.

— C'est plus qu'un deuil péri-natal, murmura-t-elle. C'est un adieu à la maternité. Toutes les fois.

— Si tu ne veux rien me confier, je comprendrai. Mais j'aimerais savoir. Juste une chose, si vous y avez pensé ?

— À quoi ? Garder un souvenir ?

Le soir tombait. Les fenêtres illuminées se détachaient des façades à la faveur du crépuscule. Des petites filles passaient dans la rue, en courant et en criant à tue-tête parce que la ville leur appartenait pour quelques heures encore. Leurs sœurs plus âgées et leurs mères traînaient dans les restos, bars et bistros. Même si le service était plus lent, en l'absence d'une partie du personnel, l'ambiance était plus folle. Noura n'aurait pas pu avoir la bonne idée de faire comme les autres ?

— Une trace, oui.

— Il y a beaucoup de possibilités, débuta Chloé en hésitant. Tu pourrais contacter l'Asso des météores, elle tient une liste à jour.

— Mais je veux avoir ton avis, si tu y as réfléchi.

— Cela se fait beaucoup de planter un arbuste dans un jardin, ou même un arbre en pleine forêt.

Chloé croisa les bras pour essayer de soulever discrètement ses seins engorgés. Aucun effet. Avaient-ils déjà été aussi tendus ?

— Je songeais à quelque chose de plus individuel.

— On peut monter un site où on indique les noms qu'on avait envisagés, on contribue des poèmes, on ajoute des peintures...

— C'est ce que vous avez fait ?

Chloé faillit exploser. Elle avait l'impression de pouvoir sentir des odeurs de cuisine — Guillaume lui préparait-il son braisé de cœur de veau ? — qui surgissaient des fenêtres entrebâillées de tout l'immeuble. Ou était-il sorti sur le balcon pour la voir arriver ? Elle s'obligea à ne pas lever la tête. C'était bien parce que c'était une amie.

— Pas exactement, avoua-t-elle.

Elle tritura nerveusement son foulard pendant que Noura prenait des notes sur son téléphone.

Lui expliquerait-elle qu'ils avaient bel et bien discuté de peupler leurs téléphones de photos d'un enfant jamais né ? Des labos exploitaient déjà l'ADN de l'embryon expulsé par une fausse-couche pour en tirer de quoi extrapoler les traits de l'adolescent ou de l'adulte qu'il serait devenu. Il était ainsi possible de conserver dans sa poche l'image d'une jeune fille ou d'un garçon, à un âge que cet enfant n'atteindrait jamais. Plus qu'une vision et moins qu'un fantôme dans le monde des vivants. S'animant à volonté à l'écran, pour esquisser un sourire timide ou souffler quelques mots, tel un visiteur d'un monde parallèle, prisonnier de l'autre côté du miroir.

Il était même question d'utiliser ces génomes rescapés pour démarrer des simulations encore plus complètes. Un ordinateur quantique imaginerait la vie de l'enfant qui n'avait pas été, au besoin en corrigeant les carences et défauts qui grevaient son code génétique.

Chloé avait été fascinée par l'idée. L'enfant serait une créature numérique grandissant alors dans un environnement virtuel, élevé comme un de ces petits *tamagotchis* dont les Japonais avaient commencé à faire des jouets il y a vingt ans. Ses parents pourraient s'occuper d'elle. En la faisant grandir plus vite, s'ils ne voulaient pas prolonger la période des changements de couches. Ou moins vite, s'ils voulaient profiter plus longtemps de ses sourires ravis en découvrant un nouveau jeu.

Quand elle apprendrait à marcher, ce serait le début de nouvelles aventures. Elle se mettrait à parler et il faudrait réfléchir à la meilleure

façon de lui dire qu'elle était bien leur rejeton, qu'elle n'était pas adoptée, mais qu'elle n'existait pas de la même manière que ses parents...

Les concepteurs avaient imaginé des avenir où l'enfant virtuel ferait partie d'une réalité de synthèse, que sa mère promènerait en ville, tout en demeurant la seule à voir l'enfant qui marchait à ses côtés ou pour lequel on réservait un siège dans l'autobus.

C'était moins onéreux que la création d'un clone en chair et en os, mais moins gratifiant aussi. Quel parent opérerait pour un enfant de substitution dans une réalité virtuelle ? Chloé et Guillaume s'étaient entendus pour dire qu'ils ne l'envisageraient jamais. Un tel rôle parental dématérialisé leur avait semblé tenir de la pénitence, qui ne saurait séduire que les plus désespérés ou les plus masochistes.

Chloé n'avait pas non plus envie de mentionner les autres scénarios recensés par l'Association des météores. Certains biologistes avaient proposé de cloner seulement les cellules multipotentes de l'embryon et de déclencher le développement d'un organe ou de tissus reconnaissables. De l'émail dentaire. Des ongles. Du cartilage. Des cheveux. Et d'implanter le tout sous l'épiderme de la presque-mère pour qu'il subsiste un souvenir enkysté, dans sa propre chair, de cette grossesse écourtée, semblable à ces tératomes qu'on assimilait autrefois aux vestiges d'un jumeau absorbé dans l'utérus par le survivant.

Cette solution pouvait convenir aussi aux pères soucieux d'acquérir un rappel plus tangible qu'un tatouage ou une simple scarification. Sous les vêtements, une bosse bien placée passerait inaperçue. Le souvenir restait concret, mais peut-être trop secret, à moins d'en faire un appendice monstrueux.

Noura releva la tête.

— J'aimerais quelque chose de vraiment discret. De très intérieur.

— As-tu entendu parler du microchimérisme ?

Chloé s'empressa d'expliquer, pour en finir le plus rapidement possible. Il était commun d'être une chimère à l'échelle microscopique. En naissant, presque tout le monde héritait de sa mère des cellules qui se retrouvaient un peu partout dans le corps, sans avoir le même ADN. Des passagères clandestines qui rappelaient les neuf mois d'intimité obligée au début de la vie.

Les mères, elles, étaient infiltrées par les cellules en provenance des enfants qu'elles avaient portés, lorsque la barrière du placenta ne suffisait pas à leur faire obstacle. On croyait d'ailleurs que ces cellules multipotentes d'origine fœtale participaient à la régénération des tissus maternels et compensaient pour les réactions inflammatoires provoquées par la présence du fœtus.

Un ensemencement en cellules souches clonées à partir de

l'embryon mettait alors les mères de météores sur le même pied que les autres mères, à la fois femmes et microchimères à leur insu.

— Tout ce qu'il faut, ce sont les restes d'une fausse couche. Ce ne sera pas très dramatique, par contre. Une injection banale, en clinique, puis une surveillance de quelques heures pour s'assurer qu'il n'y a pas de choc anaphylactique. Si tout se passe bien, tu seras la seule à savoir que tu gardes à l'intérieur de toi un peu de cet enfant...

— C'est bien ce que je veux. Et je suppose qu'Ahmed aussi pourrait en accepter, s'il voulait ?

— Tout à fait. Maintenant, il faut vraiment que j'y aille. Appelle-moi si tu veux continuer à en discuter

Cette fois, Noura eut la sagesse de ne pas insister et de ne pas lui demander ce qu'ils avaient choisi de faire.

De retour à l'appartement, Chloé s'enferma aussitôt dans la salle de bain. Non, on ne pouvait pas confondre une ventouse de téterelle avec une bouche d'enfant. Mais elle aurait tiré son lait pour son bébé si elle avait été obligée de retourner au travail avant l'heure. Ce qu'elle faisait désormais ne la dérangeait pas plus. Et le soulagement était indicible.

Dans le miroir, elle compta les rides de son visage. Son foulard cachait la peau du cou, encore jeune, mais déjà incisée de quelques sillons. Noura était un peu plus vieille qu'elle si on ne comptait que les années, mais Chloé se sentait infiniment plus âgée que l'autre. Parce qu'elle avait été obligée d'envisager depuis le début qu'elle n'aurait jamais d'enfant.

Dans la cuisine, Guillaume finissait son braisé de veau aux carottes quand elle sortit.

— Tout va bien, chérie ?

Elle déposa dans le frigo les bouteilles qu'elle avait remplies.

— À merveille. Je me suis promenée dans le parc.

Elle ne parla pas à son mari de sa conversation avec Noura. Guillaume souriait de nouveau, pas depuis très longtemps, mais c'était comme le soleil éclairant une falaise. Le roc ne se réchauffait que le temps du sourire et ses profondeurs ne s'illuminaient pas.

Pas envie de réveiller sa souffrance. Il n'avait pas eu mal comme elle, il n'avait pas subi ce qu'elle avait subi, mais elle ne supportait pas non plus la culpabilité qu'il couvait. L'amertume de l'impuissance qui le déchirait de l'intérieur, comme elle l'avait été, sauf qu'il n'avait jamais cessé de saigner.

Après la dernière fausse couche, il lui avait tenu compagnie pendant qu'elle se cabrait sur le lit où ils avaient fait l'amour pour concevoir. Chaque arrachement de l'endomètre qui se détachait morceau par morceau lui poignardait le bas-ventre. Elle lui serrait la main à lui briser les phalanges et criait si fort qu'il avait fini par la supplier de fermer les



fenêtres, malgré la chaleur caniculaire.

Chloé aurait voulu que le quartier l'entendît crier comme si on l'assassinait. Si on avait le droit de hurler en accouchant, elle avait sûrement celui de se vider les poumons en expulsant les restes d'une maternité inachevée. Le post-scriptum sanglant d'une vie qui n'avait duré que quelques mots sans arriver au bout de sa première phrase. Leur enfant n'avait pas commencé à vivre, mais ils n'avaient que les cris de bête blessée de Chloé pour exprimer leur douleur.

Il y avait des mères ratées, comme elle, pour dire qu'elles n'avaient jamais deviné qu'il était possible d'avoir aussi mal sans mourir. La première fois, la colère avait dominé l'humeur de Chloé. Trop injuste ! Pour se reconforter de tout ce qu'elle avait enduré, elle n'avait pas même un enfant à tenir dans ses bras.

À l'ère du dépeuplement, les fausses-couches ne comptaient pas, surtout si elles survenaient au bout de quelques semaines. C'était le degré zéro du deuil parental, depuis qu'elles étaient devenues tellement plus fréquentes que les grossesses menées à terme. Il n'y avait que les parents pour pleurer un embryon aussi fugitif qu'un météore ouvrant dans le ciel nocturne le mince entrebâillement lumineux d'une porte aussitôt refermée.

— J'ai rencontré Noura, annonça-t-elle en changeant brusquement d'avis.

Elle ne voulait rien lui cacher, en fait. Au début, ils avaient tenté de s'égayer l'un l'autre, de parler de choses légères et de se gaver de films amusants ou de séries palpitantes, mais ils avaient fini par convenir que les plaisirs fugaces restaient superficiels. Ne rien se dire de sérieux, c'était ne rien se dire du tout.

— Au parc ?

— En bas. Elle m'a parlé de son couple. Ils voulaient un autre enfant, mais rien ne marche. Elle se renseignait sur une façon de conserver le souvenir des... tentatives.

— Lui as-tu parlé de ton choix ?

— Pas cette fois. Je ne sais pas si elle était prête.

Chloé en était venue à croire qu'il fallait parfois faire mal pour tirer un peu de beauté de ses peines, et un réconfort pour ses chagrins. Un rituel sans immolation n'adoucissait pas l'âpreté d'une perte. Elle avait accordé un consentement absolu. Un don aussi entier que celui de la parturiente dont le corps était labouré par son propre enfant. En un sens, elle avait accepté d'être enceinte de nouveau. Et de se délivrer tous les jours de son fardeau.

Son lait s'écoulait comme des larmes nourries, moins salées et plus épaisses. Aussi longtemps qu'elle en sentirait le besoin. Pour sevrer son

deuil, une fois qu'il se laisserait de têter à son sein. Et pour enfin le détacher d'elle.

— Prête à tisser l'étoffe de ses regrets pour s'en débarrasser ?

Parfois, Guillaume la surprenait en la sondant jusqu'au tréfond de ses pensées. Elle l'interpella.

— Oserais-tu lui dire, toi, que tout s'abîme, se casse, se jette, s'abandonne au fil du courant ?

Les cœurs brisés, les espoirs d'un rire d'enfant, les sentiments partagés par un homme et une femme...

— Pas tout, répondit-il en la devinant une fois de plus. Regarde ce que je t'apporte.

Avant de s'attabler avec le plat du soir, Guillaume lui envoya toutefois une capsule tirée des actus de la journée.

— Ils l'ont fait.

Chloé aiguilla la capsule vers l'écran mural, où elle s'épanouit sous la forme d'une constellation de possibilités : la présentation de vive voix par un avatar sélectionné, le texte explicatif pondue par une IA, l'article (premium) de vulgarisation scientifique, la galerie de belles images et le résumé schématisé en bulles multicolores... Quelques titres lui suffirent.

*De l'araignée au bombyx du mûrier, la nouvelle soie transgénique.*

*Le choix de la soie maison : le cadeau le plus personnel.*

*La soie humaine, fin de l'exploitation des animaux ?*

Elle n'avait pas besoin du récapitulatif sur les antécédents de cette production, l'altération génomique des chèvres et des vaches, la collecte d'un lait enrichi de fibres semblables à celles que les araignées sécrétaient et le traitement pour en tirer un fil plus résistant que l'acier. Le lait restait d'ailleurs propre à la consommation humaine après filtrage.

Depuis le temps, on ne s'énervait plus avec les manipulations farfelues des apprentis sorciers de la génétique. Mettre du poisson dans des plantes. Transformer des carottes en suppléments vitaminiques. Exploiter un génome microbien pour que le maïs se défende des insectes nuisibles. Ça ne choquait plus. On avait donc inséré les gènes du ver à soie dans des glandes mammaires. De chèvres d'abord, puis de vaches, et maintenant de femmes. Pourquoi pas ?

— Ils le positionnent sur le créneau du fait maison, commenta Guillaume de son ton le plus sec, celui qu'il prenait pour signaler qu'il se retenait d'être grossier. Pourquoi acheter de la soie commerciale quand on peut en fabriquer soi-même ? De la soie de soi.

— Si on est une femme.

— Il paraît qu'un homme peut allaiter si on lui fournit les hormones nécessaires.

— Souviens-toi qu'il m'a fallu le même traitement hormonal pour

déclencher la lactation.

— Tu avais quand même une longueur d'avance, physiologiquement parlant.

— De moins en moins. Avec l'âge, nous convergeons, chéri. Et c'est sans parler de l'effet des perturbateurs endocriniens. Alors, le ferais-tu ?

Guillaume biaisa.

— Ce qu'un homme peut faire, une femme peut faire. Et vice-versa.

— On voit que tu n'as jamais tiré ton lait, chéri. C'est long, pas si simple et parfois douloureux.

— Une des nouvelles compagnies envisage justement de sous-traiter, euh, pardon, ce n'était pas volontaire... la traite à des femmes des pays pauvres, qui viennent d'accoucher. Leurs clients peuvent connaître leur nom, communiquer avec elles, parrainer leur bébé, bref, développer un lien personnel pour que la soie qu'elles produisent aient un nom et un visage.

— Pour les exploiter sans jamais se sentir coupable.

— Pour sauver l'humanité un enfant à la fois. L'avantage est là. C'est présenté comme une façon d'encourager les naissances.

— Bien indirecte. Moi, j'ai déjà un lien très personnel avec mon lait. C'est celui que je lui aurais donné.

Elle avait haussé le ton et il ne répliqua pas. Il sortit du frigo les bouteilles pleines de lait maternel et les porta jusqu'à l'unité de traitement. La machine occupait la moitié d'un comptoir de la cuisine. Le module de séparation s'alluma lorsque Guillaume déposa une bouteille propre sous l'embout. Le lait maternel profiterait aux voisins du premier, qui avaient un bébé, une petite fille.

Le résidu fibreux, soigneusement recueilli dans un compartiment distinct, servirait à tresser les filaments de soie requis pour un tissage artisanal. Il aurait été possible de les teindre.

Chloé avait refusé de porter le noir du deuil. La soie grège était plus légère. Plus évanescence. Même un foulard ne pesait rien. Il n'était que forme et sensation, mais son manque de substance ne l'empêchait pas de réchauffer comme un mot d'enfant et d'être aussi beau que le regret d'un bonheur sans ombre.

Le foulard tissé avec le lait de ses seins n'avait aucun lien matériel avec le bébé qu'elle n'avait pas eu, mais c'était — à quelques fibres près — le même lait qu'il aurait tété ou bu au biberon. L'allaitement après la grossesse aurait été le dernier cordon à les relier. Le lait qu'elle ne lui avait pas donné était l'ultime marque en creux de cet enfantement incomplet.

Le foulard qu'elle en tirerait, elle pouvait l'imaginer autour d'un petit corps qu'il aurait réchauffé et emmailloté, comme d'un souffle d'amour.

— Je descendrai tout à l'heure, déclara Guillaume en déposant les bouteilles de lait filtré sur le comptoir.

Chloé le laissa s'en charger. Il avait accepté de faire sa part parce qu'elle avait insisté pour recommencer. Une fois de plus. Il avait plaisanté sur sa « femme-araignée » et sur la cravate de soie qu'elle pourrait lui offrir, tout en sachant qu'elle n'en ferait rien. Il avait dit non aux fantômes informatiques. Il y avait assez d'enfants jamais nés dont le silence s'entendait dans les terrains de jeu déserts.

— Merci, chéri.

Après le repas, elle ouvrit le tiroir de la commode dans la chambre. Elle détacha de son cou le foulard de soie bleu et gris comme la tristesse d'une mer d'hiver. De ses doigts, elle caressa le tissu si fin avant de le replier et de le ranger dans le tiroir où elle conservait deux autres foulards et une douzaine de couches réutilisables qui n'avaient jamais servi.

Comme chaque fois qu'elle s'en séparait, elle dut lutter contre l'envie bouleversante de reprendre tout de suite un foulard, de l'êtreindre, de le caresser et de le câliner. Puis, de se regarder dans le miroir, quand elle le ramassait pour de bon et le resserrait autour de son cou, doux comme un bras d'enfant sur sa peau.

Ce n'était pas pareil, songea-t-elle, les seins s'alourdissant déjà d'une nouvelle provision de protéines soyeuses. Ce n'était pas l'enfant que son corps avait refusé de porter et rejeté, comme un élément toxique.

C'était mieux.

© Jean-Louis Trudel 2024



*Jean-Louis Trudel est un auteur canadien connu pour ses ouvrages de science-fiction et pour une variété d'autres écrits, surtout en français mais aussi en anglais. Il a notamment publié dans la mythique collection Anticipation, du Fleuve noir. Né en 1967 à Toronto, il est diplômé en physique, en astronomie, en histoire et philosophie des sciences. Il a obtenu le Grand Prix de la Science-Fiction et du Fantastique québécois en 2001, plusieurs prix Boréal et plusieurs prix Aurora. Il a de plus été président de l'Association canadienne des Écrivains de Science-Fiction. Actuellement, il enseigne l'histoire à l'Université d'Ottawa.*

# La Visiteuse

---

**Arvind Mishra**

*Après le fil de l'aragne, vient le sourire du serpent, par-delà les parsecs et les galaxies, cette femme au visage de Mona Lisa, que cherche-t-elle, au juste, que trouve-t-elle ? L'Inde n'est pas aussi éloignée de nous qu'une autre Galaxies, et c'est pourquoi nous faisons résonner ce récit avec celui de Jean-Louis Trudel...*

(Notes personnelles d'un astronaute du XXV<sup>ème</sup> siècle)

14 février 2405, jour de la Saint-Valentin,

**C'**ÉTAIT COMME UN RÊVE – un rêve agréable, cela dit. Cette jeune femme sortie de nulle part est apparue tout d'un coup devant moi. Le plus étonnant, c'est qu'elle ne me quittait pas des yeux et me souriait d'un air charmant, un sourire à la Mona Lisa. Le genre de sourire qui me laisse démuni, et me fait détourner les yeux. Mais ce jour-là, je ne sais pas ce qui m'a poussé à contempler ce visage si séduisant. J'ai essayé de m'en empêcher, oui, j'ai vraiment essayé ! Vous n'allez pas me croire, mais soudain l'image d'un horrible python qui hypnotise sa proie en la fixant droit dans les yeux s'est imposée à moi. La proie se fige alors et perd tout contrôle, puis le python la dévore. Je ne sais pas jusqu'à quel point cette affirmation est véridique, mais ça m'a secoué. Cela m'a fait me demander si je dormais ou non. Je me suis pincé aussi fort que je le pouvais, et une douleur intense a parcouru mes nerfs. Ça n'était certainement pas un rêve.

Ses yeux me fixaient toujours. Elle devait mesurer dans les deux mètres. Elle avait le teint clair et rosé, un visage rond, et son petit nez pointu m'attirait de temps en temps. Ses yeux songeurs étaient d'une couleur que je n'avais encore jamais rencontrée chez personne sur Terre. Elle portait quelque chose l'on pouvait difficilement qualifier de vêtement, ne laissant qu'une place limitée à l'imagination. En résumé, je n'avais jamais vu auparavant une telle beauté. Si l'un de mes amis peu recommandables avait dû la décrire, il aurait parlé d'une beauté parfaite... d'une blonde plantureuse... Pour ma part, j'ai mes propres critères en la matière, ceux d'une beauté modeste et charmante. Tout d'un coup, j'ai pris conscience que le python se rapprochait discrètement. Je suis devenu alerte et attentif. Un gloussement léger a atteint mon oreille. Le python a bougé les lèvres, ou plutôt la langue. Aucun mot ne me venait. Puis j'ai perçu une voix surgissant dans ma tête, de très loin. « Soyez le bienvenu... habitant de la Terre... Je suis Roma, je représente une planète appartenant à une étoile

centrale de la galaxie du Cygne. Puis-je me solliciter votre amitié ? »

Ah, c'était donc ça ! Elle communiquait avec moi par télépathie...

Quelle que soit la langue que parlait cette mystérieuse jeune femme, cela se situait au-delà de ma compréhension. Et peut-être était-ce pour cette raison qu'elle usait de télépathie. Je me suis retiré quelques instants en moi-même. La solitude augmentait encore mon effroi. Mon compagnon de voyage étant sur Mars, je ne pouvais pas communiquer avec lui dans l'immédiat. Cela m'était impossible sans rejoindre d'abord la navette principale.

« Je crois bien que vous n'avez pas tenu compte de ma requête... » Non... non, assurément, ça n'était pas le sifflement d'un python. C'était quelque chose de mélodieux, telles les ondes musicales émises par quelque instrument. Et dans le même temps, il m'a semblé que mon visage se transformait en un énorme point d'interrogation. Mes lèvres ont alors ânonné : « Ou... oui, oui, pourquoi pas... je veux dire, venez donc vous asseoir... D'où arrivez-vous, si brusquement ?

— Pourquoi ? N'êtes-vous pas heureux que j'apparaisse ainsi ? m'a-t-elle renvoyé.

— C'est que je suis surpris de vous voir ici, un endroit si désolé... sans parler de savoir d'où et de quelle manière vous êtes parvenue à pénétrer dans ce lieu hermétique. »

Je me sentais très perturbé.

« Je ne suis qu'un noyau d'énergie. Juste le reflet de mon corps réel... Celui-ci se trouve en réalité à cinquante millions d'années-lumière d'ici. Je suis une habitante de la planète Gaya, qui appartient à la famille d'étoiles Kuds de la galaxie du Cygne. Mais il est possible que vous n'ayez pas cette étoile sur votre atlas stellaire. Cela fait des éons que je recherche un homme comme vous. » Ce disant, elle s'est mise à nouveau à sourire d'étrange façon.

Cette dernière phrase avait suffi à éveiller chez moi une appréhension soigneusement enfouie tout au fond de moi. Mon cœur a fait un bond.

« Hé, s'il vous plaît, calmez-vous ! Pourquoi vous agitez-vous ainsi ? émit la voix musicale qui se fit encore plus douce.

— Mais non, pas du tout... Pourquoi donc serais-je agité ? Je ne crois pas aux phénomènes surnaturels. Je suis un homme de la Terre, au vingt-cinquième siècle de notre ère. Et je crois chacune de vos paroles. Je suis tout disposé aussi à croire que vous n'êtes qu'un reflet devant moi... que vous existez sous la forme d'un noyau d'énergie, quelque chose comme une image holographique. Très bien. Et maintenant, dites-moi, s'il vous plaît, quel est le but de votre venue... » Je prenais bien soin de garder le contrôle de mes termes.

« C'est une longue et triste histoire, mais je ne souhaite pas me

plaindre devant un habitant d'un autre monde. Vos ancêtres et les miens étaient apparentés. Sur votre planète, le processus de procréation est basé sur une méthode naturelle. Mais dans notre société, cette fonction est confiée à des laboratoires gouvernés par des machines. On a mis en place des banques de sperme. On a aussi prévu des banques d'ovules. Nous sommes bien loin de cet ennuyeux mode de reproduction toujours en vigueur sur la Terre. Vous serez surpris d'apprendre que je suis ovipare. Je n'enfante pas. Chez nous, enfanter est considéré comme un acte dégoûtant... Sur votre planète, les femmes sont encore impliquées dans ce travail répugnant.»

Tout d'un coup, je me suis énervé et j'ai interrompu le soliloque de Roma. Je ne supportais pas sa longue diatribe contre notre culture et je me suis mis à hurler.

« Taisez-vous immédiatement ! Je ne veux plus entendre un seul mot critiquant nos usages et nos coutumes, compris ? De mon point de vue, c'est votre civilisation qui est dégoûtante et... et... »

Je devais vraiment me contrôler et retenir ma colère.

« OK, ne nous laissons pas emporter par cette dispute. Mais nous sommes désespérés d'avoir perdu notre aptitude à nous reproduire. Je parle ici du mode de reproduction naturel. Une attaque d'un ennemi interstellaire a détruit nos ovules et nos banques de sperme par des radiations. Tous les gamètes mâles ont été affectés, ceux des hommes dont les noms étaient dans la liste des donneurs de sperme. Le nombre d'enfants naissant avec un handicap a cru, encore et encore, depuis lors. Nos germoplasmes ont été contaminés. Seules ont pu être sauvées quelques femmes dont cet ennemi n'avait pas remarqué l'existence. Et c'est l'une d'elles qui se tient face à vous. Notre monde tout entier est en danger. J'ai été envoyée en mission pour le sauver. Le manque d'hommes intacts pourrait conduire à la fin de notre civilisation, je cherche donc à obtenir une procréation, avec l'aide d'un donneur de sperme encore intact, c'est-à-dire via une reproduction par le mode naturel. Or, je sais que les gens sur Terre aiment encore procéder ainsi. Je vous demande une faveur... j'ai besoin de votre semence... Je suis en quête de sexe... alors, pourriez-vous, s'il vous plaît... ?

— Ça suffit, stop ! Ne pouvez-vous cesser de me sortir ces fadaïses ? » ai-je hurlé, au comble de l'irritation. Son visage rose pâlit. On était au-delà de ce que je pouvais supporter.

« Vous, gens de la Terre, je ne sais pourquoi, vous devenez toujours sentimentaux... Mais regardez-nous, nous ne perdons jamais notre sang-froid pour des questions si triviales. Faites au moins attention à la raison pour laquelle je suis venue vous voir... dit-elle d'une voix persuasive.

— Mais... mais, je ne peux rien entreprendre sans l'autorisation du

gouvernement terrien. Nous, les voyageurs de l'espace, nous avons aussi une éthique qui nous est propre. Non, je suis vraiment désolé... Je ne peux rien faire pour vous aider... ai-je lancé, dans un ultime effort pour contenir les battements de mon cœur qui s'accéléraient.

— Est-ce réellement si compliqué ? Je pourrais, grâce à l'hypnose, faire en sorte qu'on vous y autorise... Contactez votre gouvernement. Laissez-moi parler à votre commandant... puis contentez-vous de me laisser user de mes talents pour l'hypnose à distance... En fait, j'étais sur le point de joindre la Terre... à quelques millisecondes près. Mais, dès que je vous ai vu, j'ai perdu les pédales. C'était comme si, parmi tous les hommes de votre planète, vous étiez le meilleur... oui... Comment appelle-t-on ça, sur Terre ? Un coup de foudre, c'est bien cela ? C'est très exactement ce qui s'est passé, lorsque je vous ai vu... », observa-t-elle.

Je me sentis comme tout un ensemble de guitares sur lesquelles on jouerait simultanément... et peut-être s'est-elle mise à rire ? Car tout à coup, le python m'a semblé grandir à nouveau. C'était comme si tout mon sang se trouvait aspiré hors de mon cœur, et mes efforts étaient vains. J'ai essayé une fois encore.

« Que... qu'avez-vous dit... ? Vous me demandez des relations intimes avec vous... un coït... c'est bien ça ? Mais, si je vous comprends bien... comment serait-ce possible ? Comme vous... vous l'avez dit... nous n'avons pas la même physionomie... alors, comment cela pourrait-il fonctionner ? »

Je jouais bien. Un très bon acteur.

« Il est tout à fait naturel que vous vous sentiez perplexe. Pour cela, vous devrez venir avec moi jusqu'à ma planète... ou, si vous me le permettez, je peux aussi aller avec vous et agrandir votre famille. Je prolongerai ensuite ma course et rentrerai chez moi... Je passerai ma vie à me souvenir de vous, et de nos doux moments. » Elle acheva son discours les yeux brillants.

Je devenais fou. Encore une heure avant le retour de mon compagnon. Je voulus poursuivre la discussion.

« Combien de temps cela vous prendra-t-il pour arriver ici ? demandai-je.

— Seulement deux jours... Nous sommes très rapides... Nous avons des vaisseaux multidimensionnels qui traversent des trous de vers », répondit-elle aussitôt. Je restai muet. J'avais tout essayé et je ne parvenais pas à me débarrasser d'elle. Mes mains et mes jambes s'engourdisaient. L'idée de m'impliquer physiquement avec une femme venue d'une autre planète me faisait trembler de la tête aux pieds. Mon sang gelait. Sans aucun doute, vue de l'extérieur, elle avait une apparence humaine. Mais nous ressemblait-elle autant à l'intérieur ? Cette question absurde me frappa



soudain l'esprit. Ma bouche était sèche et je m'humectai les lèvres. C'était comme si j'étais attiré par ce python, et j'étais sans défense.

« Oh, vous n'êtes donc pas disposé à cet acte... laissez tomber, alors... Même moi, je ne meurs pas d'envie de tenter l'expérience. Je suis prête à tout pour sauver mon espèce... en faisant abstraction de... Je vous en prie, donnez-moi votre sperme ! Ça ne devrait pas vous poser de problème... La Terre possède des milliers de banques de gamètes. Vous-même devez avoir mis le vôtre à l'abri dans l'une d'elles... »

Cette fois le python sifflait, au lieu de produire une rythmique musicale.

« Allez-vous-en, s'il vous plaît. Je ne suis pas disposé au moindre don, de quelque type que ce soit. De toute façon, vous ne pouvez pas me forcer. Alors partez, trouvez-vous quelqu'un d'autre. » J'exprimai une extrême répugnance. Mais d'un coup, je me sentis m'enfoncer dans un océan insondable, tel un objet sans vie.

Je ne saurais dire combien de temps je suis resté dans cet état. Quelqu'un me secouait à présent. Je repris conscience et je vis que mon ami était revenu.

« Est-ce que ton programme fonctionne correctement ? Subodh, dans notre planning, il n'était pas prévu de repos à cette heure-là... », me dit-il. Puis il a continué à marmonner un long moment. Mais j'étais là, très surpris, et plongé dans une profonde réflexion. Avais-je fait un cauchemar ? Je ne dormais pas du tout, alors... Roma et sa triste histoire étaient-elles réelles ? Avait-elle pu accomplir sa mission ? J'avais l'impression que je ne trouverais jamais de réponse à ces questions. Je décidai de rester muet sur ce qui s'était produit. Je ne voulais pas qu'on se moque de moi, encore moins qu'on me renvoie. Juste un mauvais rêve...

Derrière moi, j'entendis comme un sifflement moqueur.

© Arvind Mishra 2024

Traduction française © JMCavez et Galaxies 2024



*Le Dr Arvind Mishra est un auteur indien de science-fiction bien connu. Il est le secrétaire fondateur de l'Indian Science Fiction Writers' Association. Il a présidé quantité d'ateliers et de conférences sur la science de la communication et la science-fiction, en Inde comme à l'étranger. On mentionnera en particulier la présidence de la session de science-fiction lors du PCTS 2010, la 11<sup>ème</sup> Global Science Communication Conference de Delhi (2010) et la représentation de l'Inde lors de l'International Science Fiction Conference de Chengdu, en Chine (en novembre 2019).*

# Babel Brother

---

**Grégoire Quévieux**

*La dangereuse Cypher évolue dans un monde futur lui-même bien dangereux : ne la menacez pas, ou il vous en cuira ! Deux œuvres de SF mémorables forment comme un fond d'écran à cette histoire menée tambour battant, The Time Machine, d'H.G. Wells, et Ringworld, de Larry Niven, dont les thèmes ont été habilement combinés et assaisonnés d'une grosse pincée d'A.C. Clarke. Le contexte évoque les lointaines conséquences de l'irresponsabilité tragique avec laquelle l'espèce Homo autoproclamée sapiens scie la branche sur laquelle elle est assise. Il est finement travaillé, les trois protagonistes sont colorés et vivants, l'écriture efficace. La chute, eh bien, est une chute, précisément, mais pas celle que le lecteur attend... Cette nouvelle de Grégoire Quévieux a pris place en douceur parmi les accessits du Prix Alain Le Bussy 2023. C'est bien la seule note de douceur que l'on peut y associer...*

*Jean Paris, Membre du jury du Prix Alain le Bussy 2023*

**L**A LAME CRISSE SUR LE MÉTAL argenté de la jambe de l'androïde, produisant un bruit strident noyé dans le chaos sonore de l'Electric Café. Le robot, de forme humanoïde et programmé pour savoir que son point faible est précisément sa bipédie, saisit le bras automatique, au bout duquel la lame céramique tente de percer sa carrosserie d'acier. Son adversaire est un chapelet de pinces et de bras hérissés d'armes blanches, la plupart récupérés sur de vieilles machines industrielles mises au rebut, montés sur une base cylindrique mue par des chenilles. Les deux combattants s'affrontent dans une fosse étroite et carrée, de trois mètres de côté et parsemée de morceaux d'automates, reliquats des combats précédents. Autour de la fosse dansent les *clubbers*, la plupart indifférents aux écrans géants accrochés au-dessus d'eux, retransmettant les images des deux robots qui combattent au son des cascades de guitares électroniques de *Robot Rock* de Daft Punk. La foule se fend cependant, telle une Mer Rouge plongée dans une pénombre de teinte grenat et seulement éclairée par la lumière intermittente des lasers stroboscopiques, pour laisser passer un homme qui marche tranquillement vers l'escalier menant à un balcon surplombant la piste. Même le plus défoncé des danseurs sait intuitivement qu'il y a des hommes qu'il vaut mieux respecter. Cet homme, que tout le monde ne connaît que sous le surnom de Dispater,

est le propriétaire du club et l'un des parrains de la mafia locale, faisant ainsi de l'*Electric Café* l'un de ces endroits où tout s'achète et tout se vend : drogues neurochimiques, nanotechnologies de contrebande, organes biosynthétiques illégaux... Autant de marchandises qu'achètent les *clubbers* adeptes de modifications physiques et biochimiques, constituant la faune bigarrée et transhumaniste de la cité équatoriale de *Junction Gulch*... Ou du moins de ce qu'il en reste.

Dispater monte sur le balcon, d'où il peut contempler les danseurs, tout ce mélange de corps transformés par la technologie, se mouvant dans une transe induite par les drogues synthétiques et la musique électronique, et lui faisant pourtant paradoxalement penser à une étrange bacchanale de bazar, à la fois primitive et tribale. Il remarque alors une jeune femme, accompagnée de ce qu'il suppose être son groupe d'amis, assez typique de la jeunesse mi-prolétaire mi-branchée de la ville, qui essaie désespérément de reproduire les modes et les allures, tout en n'ayant jamais les moyens de le faire réellement, vendues par la propagande publicitaire. Dispater sourit cependant, en pensant qu'il ne vaut au fond guère mieux qu'eux, vu que ce sont précisément ces jeunes, et moins jeunes aussi d'ailleurs, qui envahissent sa boîte et l'enrichissent toutes les nuits.

Redescendu sur la piste, il se dirige alors vers elle, d'un pas lent et dominateur sagement calculé, et qui aurait d'ailleurs été ridicule s'il ne s'était pas lui-même paramétré un physique impressionnant : 1m95, athlétique, mâchoire carrée, dents en métal chromé, yeux bleu glacial et céruléen, cheveux oscillant alternativement du brun au bleu marine, toujours impeccablement vêtu d'un costume trois pièces italien. Dispater a conscience de ressembler ainsi à une caricature de mafieux sortie d'un vieux film de gangsters, mais il sait aussi que cette allure, couplée à son statut de patron de club et de trafiquant notoire, lui donne une véritable aura. Il ne lui faut que quelques mots, échangés malgré le niveau sonore ambiant, pour convaincre la jeune femme de le suivre sur le toit de la boîte de nuit, auquel ils accèdent ensemble via son ascenseur privé.

Là-haut, la fête bat aussi son plein. Des gens se baignent dans la piscine centrale remplie d'une eau rendue améthyste par les colorants, alors que d'autres ondulent doucement, partis dans un autre monde, au son du thème mélodique de *Trans-Europe Express* de Kraftwerk. Un vieux groupe que Dispater apprécie particulièrement. Il a même appelé son club l'*Electric Café* du nom de l'un de leurs albums. Il en profite pour mieux observer sa proie de la nuit, alors qu'ils commencent à danser ensemble : brUNETTE coupée court, la vingtaine, petite, et pour le moins boulotte, du genre de grasse sale qu'on obtient en mangeant de la

nourriture industrielle toute son adolescence. Elle est recouverte de *piercings* dorés et argentés, et il remarque que des tatouages mobiles représentant des serpents se déplacent sur son corps à peine caché par sa robe noire *clubwear*, rampant de ses jambes à son cou, de ses avant-bras à sa poitrine. Nanotechnologie esthétique de base et bon marché, se dit Dispater, fasciné cependant par cette représentante d'une jeunesse mutante et prolétarisée qui semble vouloir absolument imiter en tout les *Éloïs*, cette élite richissime et post-humaine, qui a fait le choix de vivre dans l'espace, et qui fait incroyablement rêver tous les damnés de la Terre.

Dispater finit par l'emmener jusqu'à ses appartements privés, situés dans une tour attenante au bâtiment de l'*Electric Café*. De son salon, une grande baie en verre fumé offre une vue panoramique sur *Junction Gulch*, et plus particulièrement sur le toit de la boîte, où des groupes de *clubbers* commencent à se battre dans la piscine, probablement pour des histoires de drogue ou de fille, comme quasiment tous les soirs. En levant les yeux depuis ce point de vue, on peut aussi apercevoir, éclairée par la lumière des étoiles, la forme longiligne de l'ascenseur spatial abandonné reliant la ville au *Ringworld*. Il commence par servir un verre à la jeune femme, et lui demande qui elle est, ce qu'elle fait... Et autres questions ineptes dont il se moque éperdument des réponses. Alors que celle-ci, détendue et en confiance, commence à lui répondre en sirotant son verre, Dispater *morphe* entre le radius et l'ulna une lame acérée, qu'il fait surgir de son avant-bras à partir de la base de son poignet. L'arme tranche net la gorge de la jeune femme qui meurt rapidement de l'hémorragie, le sang giclant sur la baie vitrée ainsi que sur son assassin.

Il a toujours été fasciné par ce liquide grenat, si charnel. À ses yeux, il incarne cette vie biologique, naturelle, se reproduisant de génération en génération, et aujourd'hui devenue totalement obsolète, mais qui demeure si *artistique*. La façon dont le sang jaillissait d'une gorge tranchée, la direction prise par les éclaboussures rouges, tout cela pouvait être calculé et même faire l'objet de modèles mathématiques, mais il fallait soi-même tenir le couteau pour comprendre à quel point de cela pouvait surgir une véritable beauté plastique. Une beauté dont Dispater ne pouvait plus se passer. Les femmes de ce temps pouvaient bien être fascinées par ces spectres dénués de chairs véritables qu'étaient devenus les *Éloïs*, lui au contraire était obsédé par la viande, le sang, la sueur, les nerfs, la bile, la lymphe, et toutes les autres humeurs qui constituent la gloire puante et visqueuse du corps animal. Telle est sa mission : rendre à la femme son animalité glorieuse. Il fallait néanmoins qu'il continue à faire attention. Si trop de gens

disparaissaient dans son club, personne n'oserait jamais lui demander le moindre compte, mais on commencerait à désertier l'*Electric Café*. C'est pourquoi il ne s'en prenait que rarement à des habitantes de *Junction Gulch*. Mieux valait pratiquer son art avec des étrangères de passage.

\*

Le train arrive en gare, lévitant à environ quatre-vingts centimètres de son monorail. De par sa forme aérodynamique et n'affrontant qu'une force de frottement pratiquement nulle, cet engin peut faire des pointes de vitesse à 800 km/h. Fleuron de la technologie ferroviaire au moment de sa mise en service, il n'accueille plus aujourd'hui que bien peu de passagers, et sert surtout au transport de fret. C'est que, depuis l'arrêt de son ascenseur spatial, bien peu de gens cherchent à se rendre à *Junction Gulch*. Ce n'est donc pas une foule qui descend du train et sort de la gare, mais simplement quelques personnes qui, bien qu'elles aient toutes partagé le même wagon, ne s'étaient pas adressé la parole de tout le voyage. Et Cypher n'avait pas fait exception.

Grande, la trentaine, androgyne, le crâne rasé et le corps très sec, elle est habillée de vêtements treillis, souvenirs des années passées à se battre dans une milice paramilitaire, devenue récemment fameuse pour sa contribution à la conquête du Québec par des Hollandais apatrides depuis la submersion de leur pays. Pour Cypher, cette arrivée est également un retour, car elle est née ici à *Junction Gulch* alors que le *Ringworld* était encore en construction. Elle n'avait jamais raconté son histoire à ses compagnons d'armes, répondant par un silence buté lorsque ces derniers la questionnaient sur sa vie d'avant la guerre. Elle était partie il y a dix ans de *Junction Gulch*, quelques années après que les *Éloïs* avaient sans aucune explication totalement arrêté l'ascenseur spatial par lequel le *Ringworld* communiquait avec la ville. Elle s'était alors juré de ne plus jamais revenir, et *pourtant me revoilà*, se dit-elle. Oui, mais avec une bonne raison.

En remontant la grande rue centrale qui part de la gare, elle ne peut cependant s'empêcher de sentir remonter les souvenirs de sa première vie, et ces derniers ne sont pas tous désagréables. Cypher se rappelle avec émotion ses parents aimants, qui ont toujours tout fait pour qu'elle puisse jouir d'une enfance heureuse, faisant invariablement passer son bien-être avant leurs propres besoins. Ils étaient morts l'un et l'autre dans les émeutes qui avaient eu lieu à la suite de l'arrêt de l'ascenseur spatial. *Junction Gulch* ne s'était jamais vraiment remise du chaos qui avait suivi alors. Elle est aujourd'hui encore plus sale

qu'autrefois, recouverte d'un manteau gris de poussières cyanurées. La ville avait été construite au niveau de l'Équateur, dans un endroit qui s'était appelé le Brésil, avant que la destruction de la forêt amazonienne ne rende une bonne partie du continent sud-américain largement inhabitable. Mais pourtant, malgré les tempêtes quasi permanentes de poussières polluées et toxiques, les *Élois* avaient fait construire à cet endroit un vaste camp de travail, un parmi d'autres, où ils logeaient les millions d'ouvriers, la plupart issus de ces pays ravagés par la désertification, la montée des eaux, ou tout simplement par la dégradation globale de l'environnement, qui travaillaient à la construction de leur rêve démesuré : le *Ringworld*. C'est ce camp de travail que ses habitants avaient appelé un peu pompeusement *Junction Gulch*.

Au bout de la grande rue, Cypher l'aperçoit, ce fameux ascenseur spatial désaffecté. Autrefois, il servait à faire communiquer la ville avec le *Ringworld*. Ce dernier, surnommé ainsi en référence à un vieux livre de science-fiction, est une gigantesque station spatiale, en orbite géosynchrone au-dessus de l'équateur terrestre, un véritable paradis, à ce qu'on dit, dans lequel vivent les *Élois*, loin du reste de l'humanité. Si, au départ, les ascenseurs spatiaux avaient servi à acheminer les millions d'ouvriers construisant le *Ringworld* jusqu'à son chantier orbital, ils avaient ensuite permis aux *Élois* de garder le contact avec les diverses villes/camps dans lesquelles ils avaient parqué leurs ouvriers, chacune étant équipée de son propre ascenseur spatial. Jusqu'à il y a dix ans, lorsqu'ils avaient coupé le fonctionnement de ces derniers du jour au lendemain, sans avertissement ni explication. Depuis, l'humanité restée terrestre n'avait plus aucun contact avec les *Élois*. Ce silence nourrissait bien des spéculations. Mais Cypher considérait qu'il n'y avait là qu'un faux mystère. L'explication la plus simple était à ses yeux la meilleure : les *Élois* ne voyaient plus aucun intérêt à interagir avec des êtres qu'ils jugeaient inférieurs en tout.

Elle tourne dans une ruelle perpendiculaire à la grande rue qu'elle arpentait jusqu'alors. Elle cesse de rêvasser sur le passé pour se concentrer sur l'instant présent. Dans une ville complètement sinistrée comme *Junction Gulch*, où la criminalité est devenue un moyen de survie si répandu que la police locale ne cherche même plus à la réprimer vraiment, les petites rues du genre de celle qu'elle emprunte sont de véritables coupe-gorges, même en journée. Cypher serre dans la poche de son blouson son pistolet à éjection magnétique, une arme imprimée capable de propulser dans un silence relatif un projectile à la vitesse du son, parfaitement à même de déchiqueter à l'impact le corps de quiconque commettrait l'erreur de vouloir s'en prendre à elle. Arrivée

devant la devanture d'un petit magasin de bio-implants d'occasion, Cypher prend une ultime inspiration. Elle a, pour ainsi dire, passé son enfance dans ce magasin : elle et ses parents vivaient dans un petit appartement situé au-dessus, que leur prêtait Hercule, le propriétaire.

La tintinnabulation d'une petite cloche annonce qu'elle pousse la porte et rentre dans le magasin. Cypher voit Hercule, derrière son guichet se retourner vers elle, et son visage s'illuminer d'un sourire. Elle a toujours trouvé ce surnom ridicule, mais ce dernier y tient. Il se précipite vers elle, pour l'étreindre avec affection.

« Cy ! Je ne t'attendais pas avant encore une semaine ! Si j'avais su, j'aurais préparé quelque chose pour te recevoir comme tu le mérites ! »

Cypher se penche pour embrasser son hôte sur le front. Elle en a honte, mais elle ne peut s'empêcher de ressentir un léger dégoût. C'est qu'Hercule a le physique typique des gnomes : une taille ne dépassant qu'à peine le mètre, des jambes et des bras sous-développés, une tête hydrocéphale qui, dans son cas, est noyée dans de longs cheveux sales, et une grande barbe manifestement bien peu entretenue. Ces malformations résultaient de la contamination de femmes enceintes par des nanomachines dérégées et invasives, capables de passer sans difficulté la barrière placentaire et de se développer en parasitant le fœtus malchanceux. Ces enfants, qu'on appelait donc les gnomes, étaient ainsi nés déjà complètement hybridés avec des déchets nanotechnologiques, et vieillissaient dans des corps malades et déformés, quand ils avaient le temps de vieillir... Cypher culpabilise d'autant plus de son dégoût qu'elle sait pertinemment tout ce qu'elle doit à Hercule. Non content d'avoir toujours été un ami fidèle de ses parents, c'est lui qui l'avait recueillie après leur mort et, surtout, lui avait appris à se battre. Elle se rappelle alors que c'est justement pour cela qu'elle est revenue à *Junction Gulch*, pour payer sa dette envers cet homme.

« Moi aussi, ça me fait plaisir de te revoir, Hercule. Mais tu sais que je ne suis pas là pour faire la fête, répond Cypher avec un air grave.

— Oh ! Je vois que tu es toujours aussi rabat-joie, ah, ah ! Je me rappelle quand tu étais un enfant et que tu me disais que j'avais tort quand je t'expliquais qu'il faut profiter de chaque instant de bonheur parce qu'on ne sait jam...

— Hercule ! S'il te plaît ! coupe Cypher, qui se souvient à quel point Hercule aime s'écouter parler.

— Ça va, ça va... Disons que j'aurais juste aimé qu'on se revoie aussi simplement pour le plaisir de se retrouver. Mais puisque cela ne semble pas à ton programme... Suis-moi. »

Elle suit le gnome jusqu'à son bureau. Elle se sent tout de même obligée de rajouter : « J'espère aussi qu'on pourra se retrouver, lorsque tout sera fini », même si elle n'en pense pas un mot. En effet, quand tout sera fini, il lui faudra surtout s'enfoncer dans une clandestinité totale. Le bureau d'Hercule est une pièce exiguë, aux murs recouverts de lattes de plastique qui essaient vaguement de ressembler à du bois composite, et équipée d'un mobilier minimum : table, chaises, et une petite armoire en acier. La pièce est en revanche remplie de banderoles, de pancartes, de fumigènes et d'armes imprimées : les souvenirs d'une vie de militantisme.

Cypher se rappelle la haine envers les *Éloïs* qu'Hercule avait voulu lui inculquer dans son enfance. Il y était d'ailleurs relativement bien arrivé, même si la mort de ses parents y avait évidemment pas mal contribué. Une légende urbaine de *Junction Gulch* racontait même que c'était lui qui avait inventé ce surnom d'*Éloïs*, en référence au roman d'H.G.Wells, *La Machine à explorer le temps*. Wells y imaginait que, dans un futur lointain, la lutte des classes avait abouti à un processus de spéciation, qui avait divisé l'humanité en deux branches : les prolétaires étaient devenus les *Morlocks*, et les bourgeois les *Éloïs*. L'explosion incontrôlée et incontrôlable du progrès technologique avait fait ce que Wells avait confié au temps. Les hommes les plus riches de la planète s'étaient transformés jusqu'à en devenir totalement post-humains, de purs êtres informationnels pouvant habiter tantôt des mondes virtuels, tantôt des corps synthétiques dans lesquels la nanotechnologie la plus avancée avait rendu caduque la distinction entre le biologique et le robotique. Ce surnom d'*Éloïs* leur allait finalement bien, se dit Cypher. Mais elle ne croyait pas qu'Hercule était l'auteur de ce surnom. Cela faisait en revanche longtemps qu'elle avait émis l'hypothèse que c'était lui qui avait lancé la rumeur qu'il en était l'origine.

« Voilà, c'est la solution que j'ai cherchée toute ma vie », dit Hercule en posant sur la table, devant Cypher, un cylindre d'environ un centimètre de diamètre pour cinq de long, dont l'apparence faisait penser à une capsule ou à un tube de rouge à lèvres.

« Je ne comprends pas, répond Cypher. Tu m'avais dit que tu avais trouvé une arme contre les *Éloïs* ? C'est quoi ce truc ?

— C'est ça, mon arme. Ce tube contient des particules d'antimatière, confinées par un très puissant champ électromagnétique. Lorsque celui-ci se coupe, les particules d'antimatière rentrent en contact avec des particules de matière, provoquant la libération d'une énorme quantité d'énergie.

— C'est une bombe. Où t'as trouvé ça ? coupe Cypher.

— Qu'importe, reprend Hercule. Une bombe ultra-compacte et



ultra-puissante ; de quoi endommager gravement la structure du *Ringworld*, et le rendre incapable de maintenir son orbite géosynchrone.

— Alors, c'est ça, ton plan... Faire péter une bombe pour provoquer le crash du *Ringworld*... C'est complètement dingue, Hercule... Même pour toi ! Et comment tu fais pour envoyer la bombe jusque là-haut ?

— L'ascenseur... On met la bombe dans l'ascenseur spatial désaffecté, et on l'envoie à vitesse maximale jusqu'à l'orbite. »

Cypher comprend alors pourquoi Hercule l'a appelée. Ce « on » qui doit réactiver l'ascenseur, c'est évidemment elle-même. Elle se saisit de la capsule cylindrique, manifestement fabriquée pour pouvoir être tirée par un pistolet à éjection magnétique dans le genre de celui qu'elle possède. Elle hésite, évidemment. Elle connaît Hercule, et ses illusions. Il y a de bonnes chances pour que son plan échoue complètement d'un bout à l'autre, et qu'elle finisse recherchée par toutes les polices du monde, ou du moins ce qu'il en reste. Et même si ça réussit, elle deviendra l'ennemie publique numéro 1... Mais elle sera aussi une héroïne pour tous ceux qui ont souffert à cause des *Éloïs* et de leur égoïsme. C'est-à-dire aux yeux de tous ceux qu'elle considère comme véritablement les siens.

\*

Cypher sort du magasin exigü, et bifurque vers la grande rue par laquelle elle est arrivée. Avant de partir, elle n'a pu s'empêcher de demander une dernière fois à Hercule s'il était totalement sûr de lui, si la bombe pouvait vraiment faire s'écraser le *Ringworld*. « Bien sûr, avait-il répondu. Rappelle-toi que j'ai moi-même participé à la construction orbitale de la station, avec tes parents d'ailleurs. » Mais cela ne l'a qu'à moitié rassurée. C'est qu'elle connaît bien Hercule, et sait que sa sincérité et son enthousiasme s'accompagnent souvent chez lui d'un certain aveuglement.

Cypher doit tout de même reconnaître qu'Hercule semble pour le coup avoir plutôt bien réfléchi à son plan. Lorsqu'elle lui a demandé comment faire pour réactiver l'ascenseur spatial, il lui a expliqué que depuis son abandon par les *Éloïs*, l'installation ne servait évidemment plus, mais sa propriété avait tout de même été revendiquée par un parrain local. Lui saurait probablement comment le remettre en marche. Le plan était d'aller le voir et de lui faire croire qu'elle voulait accéder au *Ringworld*, sans développer davantage. Ce n'était qu'à peine un mensonge, et Cypher savait d'expérience que moins on en disait à ce genre de personnage, plus il vous prenait au sérieux. Nonobstant, il

allait falloir jouer serré. D'abord, pour convaincre ce type de remettre en marche l'ascenseur, et ensuite pour envoyer la bombe sans qu'il suspecte quelque chose. Dans le cas contraire, cependant, Cypher n'hésiterait pas à l'abattre.

Elle remonte la grande rue jusqu'à la boîte que lui a indiquée Hercule. En ce début de soirée, celle-ci vient juste d'ouvrir et se remplit doucement, la nuit n'ayant pas encore tout à fait commencé. Cypher n'a jamais vraiment fréquenté ce genre d'endroit. Il faut dire que sa jeunesse a surtout été consacrée à se battre comme mercenaire pour les Néerlandais dans la guerre du Québec. Les videurs la laissent passer sans rien dire. Elle en déduit que ce club, l'*Electric Café*, est le type d'établissement fait pour une clientèle jeune, plus adepte de transformations physiques que cossue et classieuse. Qui d'autre, de toute façon, est susceptible d'avoir une vie nocturne à *Junction Gulch* ? Cypher se dirige vers le bar où elle commande un *black russian* à la barmaid, avant de lui demander où elle peut rencontrer le propriétaire. Pour une affaire privée, rajoute-t-elle. La fille lui répond qu'elle va signaler sa présence à son boss. Dix minutes plus tard, un homme grand et aux dents métalliques acérées, engoncé dans un costume cintré, se pose au bar à ses côtés.

« On m'a dit que vous vouliez me voir ? On m'appelle Dispater. Je suis le patron de ce petit club.

— Dispater, répète Cypher. C'est un nom, ça ?

— C'est le nom d'un ancien dieu romain des Enfers. C'est assez indiqué pour un propriétaire de boîte de nuit, vous ne trouvez pas ? Et, vous, vous vous appelez ? »

Cypher se rend compte qu'elle a probablement eu tort de tenter de l'intimider d'entrée de jeu lorsqu'elle répond « Cypher », provoquant le ricanement de l'homme.

« Cypher ! Et vous vous moquez de mon pseudonyme ! Allons, allons... »

Le patron du club boit une gorgée du cocktail que la barmaid vient de lui servir sans qu'il lui demande quoi que ce soit et reprend :

« Cependant, loin de moi l'idée de me moquer de vous. Je comprends très bien la nécessité de se choisir un nouveau nom pour se... réinventer. »

— J'ai besoin de vous pour une opération importante, coupe Cypher, sentant que son interlocuteur commence à partir dans un monologue.

— Qu'est-ce qu'il vous faut ? Drogues ? Implants ? Armes ? »

Dans la salle, quelques *clubbers* commencent à se diriger vers la piste et à danser, tandis qu'une IA se livre à un mauvais *remix* de

Georgio Moroder et Kevin Saunderson. Après avoir laissé passer quelques secondes afin de se donner plus de contenance, Cypher répond :

« J'ai besoin que vous réactiviez pour moi l'ascenseur spatial.

— Tiens ! Voilà qui est original ! Et pourquoi cela ? répond Dispater sans sourciller, et avec une jubilation presque malsaine.

— J'ignorais que maintenant, dans le commerce, c'est à l'acheteur de répondre aux questions du vendeur », réplique Cypher sans démonter.

*Cette petite merde veut probablement aller voler quelque chose de valeur dans le Ringworld*, pense Dispater. Il se dit qu'elle constituera une « toile » parfaite, qu'il en fera une incarnation joliment colorée de cette féminité charnelle qui l'obsède tant.

« Vous avez raison, veuillez m'excuser. Mais nous ne pouvons pas discuter de cette affaire comme ça, ici. Suivez-moi, je vous prie, mon salon privé constituera un lieu plus indiqué pour ce genre de transaction », reprend Dispater, tout en faisant signe à Cypher de l'accompagner. Cette dernière s'exécute, tout en serrant dans sa poche son pistolet magnétique. À la suite de Dispater, elle s'engage dans un ascenseur, puis dans un couloir jusque devant une porte blindée, sans échanger un seul mot avec son guide. Ils pénètrent alors dans un salon cossu, dont l'un des murs est constitué d'une grande baie vitrée, à travers laquelle elle aperçoit le toit de l'*Electric Café* et sa piscine aux reflets colorés d'eau polluée, ainsi que l'ascenseur spatial qui est encore visible dans la lumière tamisée de la nuit tombante. Cypher s'approche de la vitre, pour mieux contempler l'objet de ses convoitises. « Vous prendrez bien un verre ? » lui demande Dispater.

— Non, répond-elle sèchement. Je veux savoir si vous pouvez réactiver l'ascenseur spatial, et si oui, pour combien ? » continue Cypher en commençant à se retourner.

C'est un petit peu la chance, mais c'est surtout la pratique, ces années passées à s'entraîner et à faire la guerre dans ce qui reste du Canada, qui font la différence. Dès qu'apparaît dans son champ visuel la main de Dispater, aux doigts transformés en griffes acérées, se lançant vers sa gorge, une série de réflexes acquis de *close-combat* s'enclenche automatiquement. Elle bloque l'avant-bras de son agresseur, puis fait pivoter doucement son bassin et lui assène un coup de pied retourné droit dans le sternum. Toujours de façon instinctive, Cypher dégaine son arme, et tire trois projectiles sur le patron de club. Celui-ci est rejeté à l'autre bout du salon par la force cinétique, alors que chaque projectile le traverse de part en part, le transformant en pantin désarticulé.

« Merde ! » s'exclame Cypher à voix haute, reprenant conscience. Tuer le parrain local n'était pas prévu dans le plan d'Hercule. Mais elle n'a pas le temps de s'interroger plus avant : elle entend le cadavre mutilé de Dispater ricaner et se relever. Elle voit ses os chromés se remettre en place, se ressouder, alors que ses chairs se régénèrent, refermant ses plaies béantes, comme du plastique liquide et brûlant s'écoulant dans tous les interstices disponibles.

« Alors c'est ça ton plan idiot ! dit Dispater d'une voix caverneuse aux intonations mauvaises. Tu veux aller dans le *Ringworld* pour tuer des *Éloïs* avec ton arme ridicule ! Ah, ah, pauvre merde, nous sommes tellement au-dessus de ça ! »

*C'en est un*, se dit Cypher. Conservant son calme, elle tire dans la baie vitrée, l'éclatant en mille morceaux. « Et tu sais quoi ? continue Dispater. Il n'y a plus personne en haut ! Plus personne !

— Comment ça plus personne ? » rebondit Cypher pour occuper la créature, alors qu'elle glisse la micro-bombe à antimatière que lui a confiée Hercule dans la chambre d'éjection de son pistolet.

« Ils sont tous partis, répond Dispater qui achève de se régénérer. Nous avons reçu une invitation, une invitation à rejoindre une grande civilisation galactique. Ils se sont tous mis en stase et sont partis pour un voyage de quinze mille ans, pour rejoindre ces êtres. Mais, moi, j'ai fait le choix de rester. Parce que je suis un artiste, tu comprends ? »

Cypher ne répond pas. Elle saute dans le vide, se retourne et tire vers l'*Éloi* monstrueux. Elle entend la micro-bombe exploser au moment où elle atterrit dans la piscine à l'eau violette. Le haut de la tour où Dispater avait ses appartements se disloque comme un fruit trop mûr qui éclaterait de l'intérieur. Des débris retombent partout, dans la grande rue comme sur le toit de l'*Electric Café*. Cypher sort de la piscine et profite de la cohue née de la panique pour s'éclipser.

Pendant qu'elle redescend la grande rue en courant, l'ascenseur spatial dans son dos, elle se demande ce qu'elle va dire à Hercule, qui voudra savoir pourquoi son plan n'a pas fonctionné, et pourquoi elle s'est servie de la bombe. Faut-il lui dire que son combat est fini, que l'objet de la détestation de toute une vie est parti sans un regard en arrière, dans un voyage sans retour ? Cypher s'arrête de courir, reprend lentement son souffle. Elle lève les yeux et regarde le *Ringworld*, l'immense station orbitale abandonnée, qu'elle parvient à discerner dans la clarté lunaire. Elle pense aux *Éloïs*, ces êtres devenus si étrangers à l'humanité qu'ils sont partis rejoindre d'autres titans inconnus de l'espace. Et elle ne peut s'empêcher, finalement, elle aussi, de les envier.

© Grégoire Quevrex 2024

Fan de sf et de fantasy depuis toujours, j'ai littéralement appris à lire avec Michael Moorcock. Comme tous les enfants des années 90, j'ai grandi avec Spielberg et Sangoku. Mais mon premier "choc sf" a été le "Dune" de David Lynch. C'est là que j'ai compris que la sf pouvait être plus que des histoires de vaisseaux spatiaux et de pistolets-lasers. J'ai beaucoup lu Lovecraft, Gibson, ou Robert Charles Wilson. Bref, le parcours tout à fait banal d'un gamin de banlieue qui s'est rêvé en Elric.



# Le Projet

## [uchronie V]

**S** I VOUS AVEZ déjà lu le numéro 75 de la série courante de *Galaxies*, vous avez eu l'occasion de rencontrer le concept d'uchronie, si du moins vous ne le connaissiez pas encore, et aussi 14 autrices et auteurs et 14 textes vous plaçant en divers points d'un multivers composé d'univers parallèles dans lesquels l'Histoire ne se déroule pas exactement de la même manière que dans le nôtre.

Si de plus vous avez eu la chance ou l'opportunité de lire également les *Galaxies* numéros 75 bis et ter, et le numéro Hors-série 2023-I vous aurez découvert 45 autres autrices et auteurs de 45 autres uchronies qui, à leur tour, élargissent les frontières de l'Histoire et de l'imagination.

Alors pourquoi un projet Uchronies V ? Parce que nous n'arrivons pas à nous satisfaire des uchronies déjà lues ? Point du tout ! C'est justement notre satisfaction qui nous donne envie d'en découvrir d'autres. Dans les 154 textes qui nous sont parvenus, ils étaient bien plus que les 14 premiers et même que les 59 qui au total ont été publiés à travers les quatre volumes cités à mériter de l'être. Alors, nous avons décidé de vous offrir encore, au fil des suppléments numériques, de nouveaux textes, de nouveaux auteurs, de nouvelles périodes.

L'édition d'un nouvel opus : Uchronies V, sur papier, suivra l'année prochaine... Ces nouvelles-ci nous envoient dans un monde dans lequel le Vietnam a conquis la Lune, dans un autre où les romains auraient inventé la photographie, et dans un troisième dans lequel ;l'idée de nation n'a pas eu l'opportunité historique de se former.

Bonne lecture !

Pierre Gévert

# Vie de personne

Kathrine Hasnaoui

*« Vie de Personne » est une réécriture libre de l'histoire d'Ulysse. La divergence se produit au moment où l'émissaire des Achéens vient appeler l'homme aux mille ruses à honorer le serment juré par les rois grecs autour d'Hélène de Sparte. Dans L'Iliade, Ulysse, suite à l'oracle lui annonçant un retour semé d'embûches après la guerre de Troie, essaie d'échapper à son destin en se faisant passer pour fou ; mais il est démasqué et doit donc rejoindre la flotte grecque, jouer son rôle de premier plan sous les murailles de Troie, inventer le stratagème menant au dénouement de la guerre, et passer à la postérité. Mais que serait notre monde si Ulysse n'avait été ... personne ?*

**L'**ÉMISSAIRE DES ACHÉENS, le visage grave, tourna une dernière fois le regard vers l'île où son navire aux larges voiles de lin blanc avait accosté pendant quatre jours. *Quatre jours de trop*, se dit-il, ses traits teints d'une blême amertume, en pensant à l'accueil qui lui serait réservé lorsqu'il rejoindrait, déconfit, mortifié de son échec cuisant, les troupes assemblées aux rivages de Mycènes, la cité aux murailles cyclopéennes. Au milieu des flots azurés de la mer ionienne se découpaient encore nettement Ithaque la fertile et ses blanches falaises que couronnait un panache de fumée. L'émissaire soupira : il avait tant attendu de cette cité riche en oliveraies et féconde en bêtes grasses, il avait tant espéré de ce peuple prudent mais réputé pour son courage, et surtout de son roi. N'était-ce pas lui qui avait conseillé à Tyndare de faire prêter serment aux prétendants d'Hélène ? Mais il n'était plus, celui auprès de qui on l'avait missionné, dont la piété, la ruse et la bravoure faisaient l'objet de tant d'éloges qu'on eût dit qu'on parlait d'un immortel. C'était son corps royal sur le bûcher qui, depuis trois jours, fumait sans relâche, son corps de guerrier terrassé par la maladie et la mort qui retournait à la poussière, mais une poussière mêlée de la cendre des plantes odorantes que chacun venait déposer sur ses restes au milieu des lamentations. Maintenant qu'il avait suivi le cortège mortuaire, coupé ses cheveux en signe d'affliction sur la dépouille livrée aux flammes, glissé entre les lèvres du défunt le sang de l'agneau abattu pour le banquet funèbre, partagé le repas du troisième jour du deuil, il n'y avait pour lui plus rien à attendre d'Ithaque,

puisque était mort celui qui jadis avait prêté serment. Ulysse ne cinglerait pas au secours d'Hélène ravie par Pâris, ne se baignerait pas dans le sang des Troyens, ne livrerait pas leur ville maudite aux flammes pour que plus rien ne subsiste de cette cité sacrilège. Alors le vent gonfla les voiles, et la flotte vogua au large, vers le grand rassemblement martial, vers la belle Hélène, vers la perfide Troie, vers la victoire, vers la gloire.

Lorsqu'on quittait le palais, non par la porte majestueuse qui ouvrait sur la ville affairée et, à l'horizon, sur le golfe aux eaux cristallines, mais par la petite porte dérobée qui descendait vers la forêt, on empruntait un sentier escarpé, bordé d'ache et de fenouil sauvage, qui menait jusqu'à une humble cahute. Dans l'ombre de la demeure royale se cachait, à la lisière de la vie des hommes, une cabane non pas maçonnée mais taillée dans le bois et couverte d'épais branchages. C'était l'humble demeure d'Eumée le porcher – et des bêtes dont il avait la charge. Cinq gros cochons gris grognaient dans l'enclos, tandis qu'une truie, imitée par ses jeunes porcelets, se roulait dans la fange avec une expression de pure béatitude porcine.

Par la fenêtre, un homme contemplait les animaux, le visage fendu d'un large sourire. Bien qu'il portât les vêtements haillonneux du porcher et fût grimé de teintes cendreuse et glaiseuses, maculé de sang séché, sa haute taille et son port altier trahissaient sa naissance : c'était Ulysse. Avec une intense satisfaction, il repassait en esprit l'enchaînement des événements des derniers jours : l'approche de la flotte grecque annoncée par ce jeune garde, l'oppression soudaine dans sa poitrine et sa fuite éperdue par la petite porte, sa dégringolade jusqu'à l'enclos des cochons et le rire d'Eumée. Le rire d'Eumée ! Un rire vil qui salissait son maître, l'éclaboussait en giclures puantes. Devant sa laideur et sa lâcheté démasquées, l'esprit d'Ulysse s'était durci, il s'était dressé, menaçant, avait levé sa main raffermie sur le vieillard. Mais il ne l'avait même pas abattue, sa main, sur le visage qui l'aurait souillé, car le porcher, les yeux exorbités, était tombé comme foudroyé à ses pieds. Alors, Ulysse avait ri à son tour, apostrophé celui qui était mort devant lui :

« Eumée, tu aurais dû couler une vieille paisible dans la douceur du monde. Mais tu as préféré t'en prendre à moi, ton roi, quand j'étais dans le désarroi. Les dieux t'ont puni de ton irrévérence. Les dieux m'ont donné ton corps raidi par la mort pour me sauver d'un triste destin de combats et d'errances. J'en ferai bon usage. »

Puis Ulysse avait échangé ses vêtements avec ceux du porcher. Il avait saisi le plus gras des cochons, l'avait égorgé, avait fait couler son



sang épais, brûler sa chair grasse tout en invoquant Athéna la déesse aux yeux pers :

« Ô fille de Zeus, bienfaitrice de la cité, dispensatrice de toute sagesse et de toute ingéniosité, c'est toi qui m'as inspiré mille tours et mon cœur t'est reconnaissant. Accepte l'offrande de cet animal. J'en couvre mes cheveux, mon visage, tout mon corps. Viens à mon aide pour que la nouvelle ruse que tu souffles à mon oreille me soit propice. Que les regards soient trompés qui se porteront sur la dépouille que j'enveloppe de ce drap, que tous croient reconnaître Ulysse en cet homme en route pour l'Hadès. »

Ulysse s'était donc mis en marche vers le palais, portant sur son dos son fardeau macabre, et il les avait tous trompés, tous, avec l'aide de la grande déesse. On s'était empressé de le chasser comme un malpropre, lui le gueux porteur du plus grand malheur. On s'était empressé d'envelopper le défunt d'un silence sépulcral. Ainsi, Ulysse était redescendu se terrer dans son abri : il avait échappé à cette guerre dont il savait qu'elle serait sans pitié. Et tandis que les Grecs se préparaient au combat, Ulysse était resté à terre. Bien sûr, il n'avait pas honoré le serment juré devant Hélène, son père, son mari et tous les princes de la Grèce assemblés, mais qu'importait ? Il était jeune, heureux. Il pressentait dans toutes les fibres de son être que, s'il quittait Ithaque, la route serait interminable pour rejoindre son royaume et les siens. Et pour qui donc ? Pour une femme, peut-être superbe, peut-être reine, mais volage. Ses yeux ombrés d'azur méritaient-ils qu'il perdît les plus belles années de sa vie et de son règne ?

Depuis qu'il portait les guenilles de l'ancien porcher, Ulysse attendait impatiemment le crépuscule aux ombres doucereuses. Lorsque les ténèbres étaient assez profondes pour qu'il pût sans crainte d'être démasqué déambuler parmi les hommes, il rejoignait la cité et se glissait alors parmi la foule. Hommes, femmes, enfants, c'était un fleuve de corps, de peaux, de visages qui ondulait entre les ruelles blanches et bruisantes, jusqu'à la nécropole. Tous portaient des offrandes. Des fleurs surtout, d'un rouge éclatant comme un cœur grand ouvert, ou blanches et molles, capiteuses et suaves. Des fruits ronds et lourds comme des femmes gravides, des pièces de tissu chatoyant, de la vaisselle aux éclats nacrés, des métaux précieux délicatement sertis de pierres fines. Les maisons se vidaient pour que chacun puisse rendre hommage, dignement, au roi trop tôt parti. On marchait en murmurant, par groupes de deux ou trois. L'affliction prégnante éclatait ici en larmes irrépressibles, là en sanglots, là en des chants déchirants, des élégies à fendre l'âme. En arrivant à proximité du

tombeau, on se taisait. On écoutait. On se mettait peu à peu au diapason du tambour qui, depuis que la procession avait porté le défunt en ce lieu, battait sans relâche. Il accompagnait la longue mélodie, reprise indéfiniment par des voix de plus en plus éraillées. Chaque soir, Ulysse était parcouru de frissons, tant la ferveur gagnait chacun au plus intime, tant le sentiment de perte se faisait intense. Lui-même, seul à savoir en sa ruse qu'il n'était pas mort, se laissait presque abuser par ses sens égarés : peut-être, après tout, avait-il perdu quelque chose d'aussi précieux que la vie ? Peut-être, au gré d'un épouvantable malentendu, avait-il en effet franchi les bornes de l'existence mortelle ? Un instant après, il se ressaisissait et écoutait l'incessante litanie.

*Notre roi Ulysse est mort*

*Notre roi le sans pareil*

*Notre roi aux mérites éclatants*

*Notre roi aux exploits incomparables*

*Louons notre roi !*

*Ulysse béni des dieux*

*Ulysse à l'esprit subtil*

*Ulysse aux stratagèmes audacieux*

*Ulysse héritier de la sagesse d'Athéna*

*Louons notre roi !*

*Sur lui nos gémissements sont ardents*

*Sur lui notre plainte ne pourra cesser*

*Sur lui nous avons coupé nos cheveux*

*Sur lui nous avons déchiré nos vêtements*

*Louons notre roi !*

*Que sa mémoire jamais ne s'éteigne*

*Que son royaume jamais ne décline*

*Que sa femme jamais ne lui soit infidèle*

*Que sa lignée jamais ne disparaisse*

*Louons notre roi !*

*Personne n'est semblable à lui*

*Personne ne mérite plus de régner*

*Personne ne peut prétendre au trône*

*Personne n'est Ulysse*

*Louons notre roi !*

Alors, bercé par ces harmonies qui montaient en longues volutes autour du bûcher, Ulysse reprenait ses muettes pérégrinations jusqu'à ce que naisse l'aube aux doigts de rose.

Au matin du neuvième jour où cessent les larmoiements du deuil, où peu à peu la vie reprend son cours sur la terre des vivants, Ulysse

jugea qu'il était temps de rejoindre Pénélope au palais. Il quitta le cabanon d'Eumée, se rendit dans une crique où il se dévêtit. Il plongea dans les vagues aux reflets irisés, se frotta vigoureusement le corps, le visage, jusqu'à ce que toute crasse l'eût quitté. Nu, il s'allongea sur les rochers, savourant par avance l'existence qui allait lui être rendue, anticipant avec gourmandise l'heureuse surprise qu'il réservait aux siens. Puis il se couvrit d'un linge propre et se glissa dans sa demeure par la porte dérobée. Il tenait à ce que personne ne le vît avant qu'il n'eût retrouvé Pénélope. Il la serrerait dans ses bras puissants, lui dirait qu'il avait fait cela pour elle, la persuaderait de participer à sa nouvelle ruse. Lorsqu'il arriva devant la chambre nuptiale, toutefois, il resta un instant comme hébété, suspendu en un geste hésitant. Mais à quoi bon tergiverser ? Alors il entra. La reine Pénélope, sa noble épouse, était couchée, les yeux clos, le visage pâli, comme flétri par les nuits de veille et de douleur. Ému, Ulysse s'approcha en silence. Lorsqu'il fut tout près, il s'agenouilla à côté de la couche et posa la blanche main de Pénélope sur son visage hâlé. Elle ouvrit les yeux sur un homme prostré, un spectre, comme si elle était encore plongée dans l'univers trompeur des songes. Alors Ulysse lui découvrit son identité et lui relata les faits qui l'avaient conduit à son habile imposture : le goût de cendre dans sa bouche à l'approche de la flotte grecque, l'impulsion divine qui l'avait poussé chez le porcher, la mort providentielle de celui-ci, si opportune qu'on ne pouvait guère l'interpréter que comme un signe des dieux, le concours d'Athéna lors de la comédie qu'il avait jouée. Ainsi acheva-t-il :

« Mon amour pour toi est si puissant que je ne pouvais me résoudre à t'exposer à une telle attente. Tu es jeune, et si belle, tu n'as porté pour l'instant qu'un seul et unique enfant en ton sein. Que nos jeux d'amour soient féconds. Puissent les dieux permettre que nous donnions à Télémaque frères et sœurs en abondance, comme signe de la prospérité et de la fertilité glorieuses de notre royaume de l'Ithaque. »

Pénélope ne dit mot. Sur son visage aux traits cernés passaient des reflets d'âme indéchiffrables, des lueurs où se mêlaient aigreur et douceur, toutes les teintes confuses d'un cœur ambigu où nul ne sait plus ce qui domine. Enfin, elle s'adressa à son maître et époux :

« Tu le sais, ô fils de Laërte, les dieux méprisent ceux qui n'ont pas le courage d'affronter leur destin, et parfois les punissent. » *Et les femmes aussi*, pensa-t-elle dans l'ombre de son cœur. Ulysse ne répondit rien. Il s'étendit sur la couche nuptiale que jadis il avait façonnée de ses mains. Pour la première fois, il la trouva glacée.

Lorsque au petit matin ils sortirent de la chambre, ils descendirent jusqu'à la salle du trône sous les yeux ébahis des servantes et des

courtisans. Ils marchèrent sans s'arrêter, sans jeter un regard alentour, la tête haute, le visage aussi impassible et hiératique que celui d'une statue sculptée dans le marbre de Paros. Servantes et serviteurs, gardes et courtisans, tous semblaient pétrifiés par la foudroyante apparition : un revenant qui resurgissait des ombres de la mort pour revendiquer son bien, sa royauté et sa femme. Tous frémissaient au-dedans, et une onde d'effroi se propageait, froide et noire, à quiconque pénétrait dans le périmètre du palais. Les langues semblaient comme liées, les pieds lourds, les corps tout entiers aimantés vers ce spectacle inédit. Aussi était-il impossible de déterminer avec certitude qui, dans cette salle du trône, revenait d'au-delà du Styx, tant tous paraissaient si gourds et fantomatiques. Le temps lui-même semblait frappé d'une mortelle apathie tandis que les souverains d'Ithaque siégeaient sur le trône dans une rigidité cadavérique. Enfin, Pénélope la très fidèle se leva :

« Ô dieux qui protégez la noble cité d'Ithaque, ô divinités qui du haut de votre Olympe descendez parfois et intervenez dans le destin des hommes, à vous va ma gratitude sans fin ! Par vous m'a été rendu le noble époux que je pleurais, et particulièrement par toi, Athéna, la déesse aux sages recommandations. Et vous, mes servantes, et vous, nos gens qui, depuis toujours, êtes attachés à notre palais, voyez le prodige qui a été accompli : depuis neuf jours mon âme blessée faisait retentir ses cris jusqu'aux demeures célestes, car quelle femme ne souffre pas quand lui est arraché un homme noble et droit, sage et pieux ? Quelle femme ne supplie pas les dieux de ne pas retenir dans le monde souterrain celui qui de la terre devrait changer le cours ? Ma voix a été entendue, puisque cette nuit bénie entre toutes, notre roi hautement loué nous a été rendu, il a été délivré des griffes de l'Hadès. Acclamez Ulysse votre roi ! Acclamez celui qui nous est revenu ! »

Un instant de silence pénible suivit le discours de la reine, car les serviteurs du palais, encore suffoqués par la vision, peinaient à croire en la magnanimité des dieux. Que les Enfers recrachassent un mortel était tellement inouï ! Les fronts se plissaient en rides soupçonneuses. Et au doute se mêlaient des relents d'un dépit indicible : intense avait été le temps du deuil où tous avaient communiqué avec ferveur. Cela ne leur serait-il pas ôté, comme gâté, si le mort reprenait sans vergogne le chemin des vivants ?

Soudain, un cri traversa l'espace, joyeux et argentin, se cogna contre les murs, se répercuta contre le plafond, un cri inarticulé que poussait un tout petit garçon. L'enfant aux boucles dorées qui avait échappé aux bras et à la vigilance de sa nourrice courut vers le trône. Aussitôt, le roi revenant qui semblait taillé dans un bloc de pierre brute parut s'incarner : il devint chair, il devint homme, appelé par celui dont il était

le père. Il descendit du trône et accueillit entre ses bras son tout-petit.

« Télémaque, murmura-t-il. Je suis là. »

Alors, les genoux plièrent, les cœurs s'attendrirent, les larmes sillonnèrent les joues rougies.

*Notre roi hautement loué est revenu*

*Gloire à lui*

*Notre roi a échappé à la mort*

*Gloire à lui*

*Notre roi veille sur son peuple*

*Gloire à lui*

Longtemps les louanges se poursuivirent, ne s'interrompant que lorsque la table du banquet fut dressée et que les plats les plus goûteux y furent servis.

\*

Le temps s'était suspendu à Ithaque, les années s'y écoulaient si lentement, comme si les Parques dévidaient au ralenti l'écheveau des jours des mortels. Huit ans déjà que la guerre soufflait son haleine de braise et de cendre sur Troie. Huit ans depuis la crémation du divin Ulysse et son mystérieux retour d'au-delà des rives du Styx. Mais cela même était devenu indifférent, tant le pays se mourait d'ennui et de stérilité.

Lorsqu'on avait osé demander au monarque s'il affréterait un navire, se lancerait à la poursuite de l'émissaire des Achéens sur la mer qui dans ses profondeurs ensevelit les navires, rejoindrait ceux à qui il s'était promis par-delà les eaux insondables, il avait répondu d'un ton sans appel que telle n'était pas la volonté des dieux.

« Les dieux ne m'ont-ils pas élu afin que je veille sur mon peuple en ces temps troublés ? C'est ce qu'ils m'ont signifié par la bouche même d'Hadès qui engloutit les vivants. »

Depuis, l'île vivait hors du monde, coupée de l'histoire des hommes, dans une autarcie d'abord satisfaite, puis lasse, accablée. Le temps pesait comme une toile immense de ciel gris, collant comme la glu dont on se sert pour attraper les petits oiseaux vifs qui se débattent sans relâche tout au long de leur cruelle agonie.

Ulysse restait de plus en plus souvent couché, les yeux grands ouverts ou grands fermés, c'était indifférent. Devant lui défilaient des images de chute dans un trou sans fond, de dégringolade, non pas une de ces descentes vertigineuses mêlant en un même tressaillement terreur et délectation, mais une aspiration interminable vers le non-être. Et tout le royaume semblait se diluer dans les rêves poisseux

d'Ulysse, déréglé, infécond, vain. Rien n'avait plus de saveur. On ne fêtait plus ni mariages ni naissances. On ne mangeait plus que pour se remplir la panse. On n'allait plus au temple que par pure habitude, et les célébrations du culte, jadis ferventes et lumineuses, étaient devenues sans âme, enlisées dans des rituels tatillons et glacés.

Parfois, au gré d'une tempête sur la mer aux reflets azurés, lorsqu'un bateau marchand échouait par hasard, débarquait le temps de réparer les gréements ou la coque, il avait à son bord un aède venu des bouts du monde. Celui-ci pour désennuyer la cour chantait les exploits héroïques qu'accomplissaient les Achéens sous les murailles de Troie, leurs prouesses éclatantes, leur persévérance. S'accompagnant de sa lyre aux douces harmonies, il exaltait ces hommes morts au combat dont le nom devenait immortel, racontait les interventions des dieux qui se passionnaient pour l'un ou l'autre camp, se lamentait sur ces combats qui semblaient devoir durer toujours. Assemblés dans la salle du banquet, les hôtes d'Ulysse frémissaient et louaient les guerriers tués sous les remparts de Troie dont les hauts faits jamais ne seraient oubliés. Ulysse, aigri et jaloux, écoutait en serrant les mâchoires l'aède aux chants mélodieux et ruminait cette sombre pensée : *Ils me préféreraient mort, ceux pour qui j'ai toujours tout sacrifié, ils me voudraient tombé à Troie...* Alors, tous les soirs, il se rendait sur le rivage, le cœur lourd de remords, enténébré d'une peine qu'il s'était infligée à lui-même. Tout cela s'entrechoquait en lui, cognait au-dedans en un fracas pesant.

Un jour enfin, un bateau accosta. Les marins en débarquèrent hagards, titubants, paniqués au point d'avoir perdu toute capacité à s'exprimer. Leurs yeux tremblants s'allumaient de lueurs folles, leurs lèvres parcheminées s'ouvraient sur des cris qui ne pouvaient être lancés et ils restaient là, bouche béante, dans un effroi communicatif. Autour d'eux, on fit cercle, comme s'il se fût agi d'un divertissement goûteux. Bien que nul ne parvint à les faire parler, on le percevait bien, quelque chose se passait, enfin, et un frisson d'excitation délicieux parcourait la ville en émoi.

On fit un grand feu devant le port, on apporta des victuailles, du vin, comme pour fêter l'événement. La nuit enveloppa les autochtones et les visiteurs d'un même linceul de ténèbres et, lorsque le vin eût coulé au fond des gosiers meurtris, le cri longtemps réprimé put monter.

*Troie*

*Troie*

*Troie victorieuse*

*Les Grecs massacrés mutilés immolés*

*Les Grecs détruits décimés décapités*

### *Les Grecs exécutés exterminés éradiqués*

Les langues déliées envahirent de leur clameur délirante Ithaque la protégée. Et le peuple sut cela, que Troie l'avait emporté ; que personne n'avait su trouver le stratagème qui eût pu donner la victoire aux Grecs. Alors, quand les Troyens avaient lancé l'offensive sur les armées assiégeantes exsangues, ç'avait été un déferlement de violence monstrueux. Les casques avaient volé en éclats et, au-dedans, les crânes des plus valeureux Achéens. Et Pâris, conquérant, était descendu jusqu'à Ménélas pour l'outrager, pour l'étrangler avec le collier d'or fin de la belle Hélène. Les Troyens, ivres de fureur, avaient prêté serment sur la plaine jonchée de membres, de cervelles, de viscères : pour se venger de ces années de siège, il ne suffisait pas d'avoir écrasé tous les rois de la Grèce assemblés devant les murailles, mais l'heure avait sonné de détruire la Grèce tout entière, par le glaive et le feu, de n'épargner ni mont, ni île, ni cité. Pâris l'avait promis : *La mer azurée s'empourprera, et ni homme ni bête ne survivra.*

Cette nuit-là, Ulysse resta sur le rivage, comme un veilleur solitaire, impuissant, amer et las. Il n'était personne, vraiment. Personne.

© Kathrine Hasnaoui 2024



*Kathrine Hasnaoui enseigne une matière qu'elle aime, le français, et s'efforce de la faire aimer à ses élèves en leur montrant comme elle permet de déployer sa connaissance du monde et des autres, d'explorer des territoires imaginaires et intérieurs. À ses heures perdues, elle devient conteuse. Plusieurs de ses nouvelles ont été primées (« L'Invention des embruns » aux Escales de Binic, « Dans l'ombre sainte et le silence » au Village du Livre de Cuisery, ou encore « Robin's Son »). D'autres sont parues dans des anthologies chez Arkuiris (« Le signe de Younas »,*

*« Friche », « Virtual Life ») ou chez Noir d'Absinthe (« La monstration »).*

# Oniromancien

Guillaume Laffineur

*Dans ce monde uchronique parallèle, à la fin de la Seconde Guerre mondiale, le 16 août 1945, plusieurs astéroïdes percutent de plein fouet la surface de la Terre. Les survivants se retrouvent plongés dans une nouvelle période glaciaire. Quinze ans plus tard, au fond d'une mine, certains d'entre eux enquêtent pour tenter de comprendre ce qui a bien pu se passer...*

*Nombreux, parmi les humains, sont ceux qui s'imaginent maîtriser une langue, car ils l'entendent, répétée, depuis le jour où leur mère a commencé à leur parler, du fond de leur berceau. Pourtant, si les théories d'Humboldt et l'hypothèse de Sapir-Whorf s'avèrent correctes, le langage forme la pensée, et non l'inverse.*

Über die Prinzipien des Traumtauchens.  
Dr. Friedrich C. Waltz, lead engineer.

*Alors, que dire de nous qui sommes nés d'un songe ?*  
Noah Taylor, Oniromancer, 2<sup>nd</sup> class.

\*

**A**U CRÉPUSCULE DE MA DERNIÈRE INCARNATION, l'infirmière Carleen vint s'asseoir à mes côtés, sur le petit lit d'hôpital. Comme chaque soir, le blanc de son uniforme de coton se mêlait au blanc des draps, au blanc des murs, au blanc des néons. Engloutie par l'immensité aseptisée de l'infirmierie de Terminal Noctis, elle laissa échapper un soupir et posa une main sur son ventre. Elle approchait du troisième trimestre de sa grossesse et la fatigue s'amplifiait de jour en jour. Néanmoins, ici-bas, la saison des rêves ne faisait que commencer ! Et, avec elle, de nombreuses heures de travail supplémentaires viendraient s'ajouter au stress de ses journées. Cela me peinait pour elle. J'aimais bien l'infirmière Carleen. L'odeur mauve et sucrée qu'elle dégagait n'était pas sans rappeler celle de la lavande. Quoique sur ce point je dusse m'en remettre à l'expertise olfactive des techniciens du labo.

Le dernier brin de lavande, voyez-vous, avait disparu de la surface



terrestre, suite à la chute des astéroïdes, il y a quinze ans, peu avant ma naissance.

Tandis que nous échangeions quelques mots, l'infirmière et moi-même, les corps de Wernher et de Juliette reposaient sur leurs lits, non loin du mien, s'accrochant encore un petit peu à la vie. Wernher avait treize ans ; Juliette, quinze ; et moi, quatorze. Déjà endormis, ils m'attendaient et se tenaient prêts à partir.

De l'autre côté d'épaisses vitres de plexiglas – bien à l'abri de nous –, j'apercevais les scientifiques du centre, en train de s'affairer. Le moteur et les entrailles de l'artefact originel trônaient, comme à leur habitude, au centre de la chambre stérile, occupant plus de la moitié du laboratoire. Après plus de dix ans de recherche, aucun des employés de Terminal Noctis n'aurait pu prétendre comprendre pleinement le fonctionnement de la sonde. Néanmoins, il fallait les voir s'agiter ! Circuler entre les immenses tubes de matière exotique qui l'entouraient, comme autant de veines et d'artères ! Noter les relevés de divers instruments et cadrans, sur de petits calepins en papier blanc ! Tenter de traduire les glyphes dont elle était ornée ! Comme si cela avait encore de l'importance. Comme si cela avait du sens. Ils refusaient toujours d'accepter l'incompréhensible aussi bien que la défaite.

Pour tout vous dire, c'était comme regarder une horde de fourmis partir à l'assaut du revolver qu'un GI de jadis aurait laissé tomber sur le sol glacé de la surface. Meute d'insectes escaladant en file indienne ses contours, sa crosse, le percuteur, ainsi que la détente, tandis qu'un autre groupe se pressait de pénétrer dans le canon de l'arme, sans même se rendre compte qu'il mettait en danger son existence.

Depuis le laboratoire, de longues canalisations cuivrées serpentaient jusqu'à l'infirmierie, accrochées au plafond et soutenues par de larges arceaux d'aluminium. On apercevait çà et là, à travers les hublots de contrôle, chaque étape du lent processus de distillation. La matière exotique qui protrudait de l'artefact – ni complètement minérale, ni spécifiquement organique – interfaçait très mal avec le métal. Malgré les efforts constants d'une armée de techniciens et d'ingénieurs, aucun joint n'assurait une réelle étanchéité, au-delà de quelques séances. Dès lors – et en raison de budgets amoindris, qu'aggravait encore une pénurie de matières premières –, les fuites s'avéraient fréquentes.

Malheur à ceux qui – comme l'infirmière-chef, Freya – ne prenaient pas soin de les éviter !

Dieu ait leurs âmes...

Lorsque le composé atteignit son plus haut degré de distillation, une lumière se mit à clignoter dans la salle. D'un geste délicat, Carleen

s'empara de l'aiguille qui pendait du plafond, reliée par un tube au reste du réseau de canalisations, puis la déposa sur le plateau métallique. Ce rituel, je le connaissais bien. C'était un rituel funèbre et, avec les années, il m'était devenu intimement familier.

J'étais déjà mort tant de fois, au sein de l'infirmerie de Terminal Noctis.

Carleen me sourit, passa sa main gantée de latex dans mes cheveux afin de dégager mon front.

— Inquiet ?

— Peut-être.

— Ce n'est pas la première fois.

— Chaque fois, pour moi, c'est comme la première fois.

Avec un savoir-faire et une dextérité incomparable, elle vérifia les entraves, glissant un doigt entre le cuir et la peau, pour s'assurer qu'elles n'étaient pas trop serrées. Mes vies précédentes m'avaient laissé d'horribles cicatrices aux poignets, voyez-vous. Et Carleen comprenait bien que d'ici une douzaine d'heures endoxales, au moment où je reviendrais à la vie, ma relative aliénation topographique n'empêcherait en rien les menottes de cuir de labourer mes chairs si elles avaient été mal ajustées.

Contrôle du pouls. Puis, de la tension. Badigeonnage de vaseline, en guise d'extrême-onction. Carleen m'administra chaque sacrement en faisant preuve d'autant de délicatesse que de prévenance. Ce soir-là, j'étais heureux de lui remettre ma vie. Heureux que le privilège de m'assassiner lui incombe – à elle – et non à Freya. De l'avis de mes compagnons, de même que de tous ses anciens patients, l'infirmière-chef était une mégère cruelle. Du moins, jusqu'à ce qu'une dépressurisation des canalisations ne se produise et que l'onde de choc ne la vaporise dans un ultime nuage de sang.

Le voyant rouge passa à l'orange... Puis, au vert. Signalant que le protocole pouvait commencer. Carleen introduisit l'aiguille dans le creux de mon avant-bras. Ensuite, un kilomètre sous la surface terrestre, dans cette vieille mine de sel désaffectée qui abritait le centre Terminal Noctis, l'artefact se mit à décharger ses vapeurs mercuriales dans mes veines.

Instantanément, le temps ralentit. Mon pouls, également...

De part et d'autre de mon lit, mes meilleurs amis s'approchaient peu à peu de l'état de mort clinique recherché.

— Quel jour sommes-nous ? lui demandai-je

— Le premier jour du printemps, répondit Carleen en souriant.

— L'année ?

— 1959, gros bêta !

Une dernière fois, je ressentis l'envie de rire.

\*

De quatre-vingts pulsations par minute, les cœurs passèrent à trente.

Puis, quinze.

Puis, deux.

Mes compagnons et moi-même nous trouvions déjà loin lorsque nos fonctions vitales, défiant les règles traditionnelles de la médecine, tombèrent à un souffle et une pulsation cardiaque par demi-heure. Nos esprits percolaient à travers la croûte terrestre – semblables aux distillations de la sonde – remontant le long du flux, parce qu'enfin libérés des forces de la gravité. Lentement, la catapse fatidique qui contraignait les entités matérielles à sombrer s'inversa et se mua en anabase.

Ainsi, nous nous hissions de pensée en pensée, nous emparant des rêves de petites créatures tout d'abord : rêves de lombrics... rêves d'araignées... Enfouis dans l'humus et le compost, ceux-là regorgeaient de couloirs labyrinthiques tissés par l'instinct et les pulsions primaires de leurs hôtes, en lisière de racines mortes et de rochers. Ensuite vinrent les songes des taupes. Des songes de fouines et de renards... Nous abordâmes la transition vers la surface par l'embranchement des vertébrés, remplis d'appréhension en raison de l'immense choc de sensations, de douleurs et de conscience qu'elle provoquait toujours. Puis, notre petit groupe atteignit enfin l'une des trop rares consciences humaines qui subsistent encore à la surface de la Terre.

Le premier rêve fut celui d'une femme.

Elle rêvait d'un sommeil agité par la faim et la fatigue. Elle rêvait en tremblant, se remémorant la mort des membres de son clan. Deux jours plus tôt, ces derniers avaient constaté, eux aussi, les signes avant-coureurs du changement de saison. Alors, avec audace, ils avaient réuni ce qu'il leur restait d'armes et de munitions. Puis, ils avaient traversé la steppe et pénétré sur le territoire d'un des gardiens continentaux.

À la réalité, le rêve de cette femme mêlait terreur et confusion :

— Vise un peu la taille de ce truc ! Douze ? Non ! Quinze mètres au garrot... Das Ficker ist riesig ! pensa Wernher dans notre direction, tandis que le clan s'approchait du gardien.

— Impossible ! lui répondit Juliette. Aucun gardien ne passe les huit mètres de haut. Les rapports sont formels.

— C'est la peur qui déforme ses proportions. Il n'y a pas d'autre explication.

Et quelle peur la rêveuse éprouvait !

Nous vîmes son clan partir à l'assaut des longues pattes caparaçonnées de la créature/machine. À proximité de son repaire gisaient les carcasses de M4 Shermans et autres Panzers qu'elle avait éventrés, lors de son arrivée, il y a de cela des années. Sous bien des aspects, le gardien ressemblait à l'artefact qui repose dans les profondeurs de Terminal Noctis : de la même manière dont une main ressemble aux autres parties de l'organisme qui la manipule. Ni complètement minérales ni organiques, de larges protrusions de matière exotique la recouvraient, du bout de ses griffes acérées, jusqu'au sommet de son thorax. Elle se dressait, immobile, sur cinq jambes noires, tel un échassier endormi, sans montrer aucun signe d'activité consciente. Comme bien d'autres avant eux, les membres de ce clan avaient commis l'erreur de penser que les avatars du Léviathan restent sans défense lorsque celui-ci somnole. Quinze secondes après qu'ils eurent pénétré son périmètre de sécurité, la plupart d'entre eux gisaient dans la neige, foudroyés par une décharge plasmique des systèmes de protection du gardien. La créature/machine ne s'était même pas ébrouée dans son sommeil, elle avait agi comme un cheval qui chasse les mouches de sa croupe, d'un simple mouvement de queue.

La survivante avait fui. Elle était partie en quête d'un endroit où se terrer, où panser ses plaies et maudire sa chance. Puis, affamée, elle s'était endormie. C'est là que notre petit groupe l'avait trouvée.

— À toi l'honneur, pensa Wernher, en direction de Juliette.

— Tu sais que je déteste ça ! Avec les animaux, passe encore. Mais ici, c'est une humaine !

— Il faudra bien t'y faire, un jour. L'artefact a besoin de carburant pour ce qui suit.

— Je sais bien.

— C'est faire preuve de clémence pour cette femme, *Schätzchen*. Elle ne sentira rien et une partie de l'angoisse quelle ressent sera même dissipée.

Las d'entendre les pensées de Wernher harceler Juliette pour la pousser à l'action, je pris les devants et dévorai ce qui restait de rêves au profond de l'âme de cette femme ! Une fulgurance bleutée traversa mon esprit, manquant au passage de le faire éclater, tandis que les conduits du labo transféraient l'énergie assimilée à la sonde.

Instantanément, l'artefact propulsa nos consciences en orbite, par-delà l'atmosphère terrestre, vers sa source, l'unique : *le Léviathan* !

Les humains avaient baptisé le vaisseau étranger « Léviathan », mais, dans sa propre langue, son nom s'apparentait plus au triangle sémantique tracé par les mots :

*héraut /*

*émissaire / éclaircur*

La trajectoire de ce vaisseau avait croisé celle de notre système solaire il y a de cela près de quinze ans. Depuis lors, et avec une régularité impressionnante, le Léviathan rentrait en phase de sommeil tout les onze mois, six jours et sept heures. Les scientifiques du centre avaient nommé cette période : *saison des rêves*. Car, au cours des deux mois et demi qu'elle durait, tous ses avatars, gardiens, et autres créatures/machines à la surface de la Terre entraient dans une longue période d'hibernation. Pendant dix semaines, les survivants de la surface étaient libres de la parcourir sans rencontrer trop de dangers. Les plus malins d'entre eux constituaient des réserves de provisions, pour les mois de disette qui suivraient son réveil. Les plus téméraires partaient à l'assaut des gardiens, espérant encore naïvement venir à bout de l'envahisseur.

Et les inconscients, comme nous, s'aventuraient à explorer ses rêves...

D'après les chercheurs du centre, l'artefact qui reposait au fond de Terminal Noctis était unique en son genre, car c'était la seule créature/machine que les humains soient parvenus à abattre et à capturer. Malgré les importants dégâts qu'elle avait subis au cours de l'opération, elle n'était néanmoins pas morte.

Comment pourrait-elle mourir, elle qui n'avait jamais été vivante ?

Néanmoins – et comme toutes les autres créatures/machines –, la sonde restait reliée à la source, tel un organe à son organisme. Alors, lorsque le Léviathan sommeillait, chacune de ses parties s'endormait, elle aussi.

Si notre premier contact avec une entité extra-terrestre nous avait appris une chose, c'est bien que toutes les entités de la galaxie passent par une phase d'inactivité et de sommeil. Pourtant, une seconde découverte bouleversa notre vision du cosmos. À savoir que toutes les créatures rêvent : humains... animaux... plantes... machines...

Et lorsqu'une machine de la taille du Léviathan s'endort, la puissance de ses rêves est si forte que son énergie se réverbère jusque dans les songes d'entités situées en marge de son champ d'action. Les scientifiques du centre avaient baptisé ce phénomène : l'effet liminal. Anecdote, pour la plupart des adultes qui ne distinguaient alors que

des fragments chimériques de songes, les recherches avaient démontré une prévalence de l'effet liminal chez les enfants, ainsi que chez les jeunes adolescents. Leurs fonctions vitales – pouls, respiration, pression artérielle... – souffraient néanmoins le martyr, durant la phase paradoxale du sommeil. Obligeant leur système nerveux autonome à se caler sur le rythme ultradien – ou analogue – du Léviathan, l'effet liminal provoquait la mort des sujets dans quatre-vingt-dix-neuf pour cent des cas.

Voilà pourquoi mes compagnons et moi avons été sélectionnés. Voilà pourquoi nous étions si précieux aux yeux des scientifiques du centre. Car, nous étions des suivants ! Au-delà de notre relative endurance, nos ascensions au sein des rêves du Léviathan leur permettaient d'étudier le fonctionnement et les motivations du vaisseau qui avait annihilé la civilisation humaine en quelques jours seulement.

\*

Le premier de ses rêves débutait dans les étoiles. C'était un rêve de machine, composé de nombres et de relevés, uniquement. Entièrement dépourvu de représentation graphique. Je connaissais bien ce rêve. Tous nos périple s'amorçaient par ce songe. À mes côtés, parmi le flux de données, je pouvais sentir la présence rassurante de Juliette et de Wernher. Pourtant la tension montait peu à peu. Tout comme moi, ils attendaient. Ils observaient. Au début, nous ne comprenions pas la chronologie des événements. Rétrospectivement, les scientifiques de Terminal Noctis nous avaient appris à interpréter les données. Ce cluster-là, par exemple, représentait la Terre. Celui-là enregistrait les fluctuations qui émanaient du bouclier magnétique de la planète, ainsi que ses interactions avec le vent solaire. Plus loin, un autre regroupait un ensemble de relevés de température, par incréments de deux degrés, à partir des pôles, jusqu'à l'équateur. Dans l'immensité du vide stellaire, en bordure de notre système, le Léviathan collectait une immense quantité d'informations.

*Juste une énième masse rocheuse, avec une atmosphère composée d'azote et d'oxygène, pensait-il encore.*

Puis, en un instant, tout avait basculé. Un gigantesque afflux de données était apparu, en provenance de ses capteurs : explosion du compte de neutrons, d'électrons et de particules  $\alpha$ ... radiations ionisantes dans des proportions dangereuses... présence accrue de rayons gamma. Face à l'arrière-plan presque inerte du vide interstellaire,

l'énergie d'un soleil s'était fait sentir, le temps de quelques nanosecondes, sur Terre.

Tous les systèmes du vaisseau passèrent en alerte maximale. Plusieurs sondes furent détachées en direction de notre planète. Le Léviathan modifia imperceptiblement sa trajectoire.

Quelques remous, disparition des flux de data, nous sentîmes le dormeur s'agiter dans son sommeil.

La transition vers le second rêve se déroula de manière abrupte. Les informations qu'il contenait étaient encore relativement nouvelles et le Léviathan mettait du temps à les digérer. J'en avais déjà détecté certains fragments, lors de visites précédentes, mais jamais je n'avais vécu le rêve en entier. Ce songe débutait comme une blague, comme une méchante plaisanterie, parce qu'il commençait par : « Un Italien, un Allemand et un Américain rentrent dans un bar... »

Je reconnus immédiatement les trois hommes rassemblés autour de la table. Les chercheurs du centre m'avaient enjoint à mémoriser leurs dossiers, de même que les photographies qui avaient survécu à la fin prématurée du projet Manhattan, en raison de la forte probabilité qu'il y avait que nous les rencontrions.

*Fermi, Bethe et Feynman* ! pensai-je en direction de mes compagnons. Wernher et Juliette opinèrent du chef, en signe d'approbation.

— Come sta, Hans ? demanda l'Italien.

— Ça, va, mais on dirait que ma chance légendaire a tourné. Qui remporte la mise en fin de compte ?

— D'après les derniers calculs, ce serait Rabi.

— Isaac ? Je ne savais même pas qu'il participait aux paris, s'exclama Feynman.

— Il est arrivé tard. Il ne restait plus que ce créneau.

— Il avait misé sur combien ? demanda Hans Bethe.

— Dix-huit kilotonnes.

— Contre un rendement estimé à...

— Vingt-deux, selon mes collègues.

— Himmel ! C'est bien plus que ce qu'Oppie ou Kistiakowsky avaient envisagé !

Les trois hommes se regardèrent, impressionnés un instant par la magnitude de l'événement qui s'était produit la veille.

— Et dire que la détonation du Gadget n'a pas même provoqué la moindre combustion de l'atmosphère ! Heureusement que peu de nos collègues ont engagé de l'argent sur ce *pari-là*...

— Bon sang, Enrico ! Bainbridge en fulmine encore. Il t'accuse d'avoir lancé la rumeur dans le but de démoraliser ses assistants, déclara Feynman.

— Ça lui passera. D'ici quelques mois nous serons tous acclamés en héros.

— Ou considérés comme des fils de putes.

— Seulement si nous perdons la guerre.

— Vous pensez qu'ils oseront lâcher la bombe ?

Feynman murmura ces mots, comme si l'énormité de l'acte l'intimidait.

— Szilard milite contre. Il préconise une démonstration auprès de représentants japonais.

— Léo est un idéaliste, déclara Bethe. Ils vont l'utiliser ! C'est certain ! Maintenant qu'on l'a, qu'est-ce que Truman peut faire ?

— Il devrait pourtant y avoir un autre moyen...

Le rêve prit fin sur cette interrogation non résolue et se métamorphosa, de manière plus fluide cette fois. Les sondes du Léviathan gravitaient en orbite autour de la Terre lorsque, le 6 août, le phénomène qu'il avait observé un mois plus tôt se produisit à nouveau. Un événement de fission atomique dévastateur illumina le globe. Hiroshima venait d'être balayé de la carte. La ville disparut dans un tourbillon de flammes. Les victimes humaines se comptaient par centaines de milliers.

Le Léviathan ne comprenait pas.

S'ensuivirent alors les rêves qui dépeignaient les victimes : celles d'Hiroshima, puis celles de Nagasaki. Mais l'enquête du Léviathan ne s'était pas arrêtée là. Entre-temps, d'autres sondes avaient obtenu des images des camps de concentration. Une multitude de souvenirs avaient été extraits des mémoires des survivants. Des heures et des heures de vidéos et d'impressions peuplaient ses rêves. Il les traitait... Il les cataloguait... Mais, il était incapable de les assimiler.

Et alors, la partie la plus abjecte du cauchemar, celle qui recensait toutes les violences, tous les crimes de guerre commis au cours des cinq dernières années, celle-là aboutissait toujours à la même conclusion : « *S'ils sont capables de faire subir ça aux représentants de leur propre espèce, que se passera-t-il lorsqu'ils seront en mesure de conquérir les étoiles ?* »

Enfin, après ce visionnage de ce que l'humanité avait accompli de plus écœurant, de vil et d'immonde au cours des années de guerre, nous éprouvions un indescriptible soulagement lorsque le Léviathan étendait son emprise jusqu'à la ceinture d'astéroïdes pour y cueillir d'énormes morceaux de rocher. C'était chose aisée, pour elle, que de s'emparer de ces montagnes composées de carbone, de silicate et de minerais pour les projeter en direction de la Terre. Pas besoin de bouleverser l'ordre cosmique ou de fissurer l'atome ! Un simple lancer



de cailloux vint à bout, en quelques jours, de dix mille ans de ce que nous avons la prétention d'appeler « *civilisation* »...

\*

Nous n'avions pas connu les premières années d'après-guerre. Néanmoins, les scientifiques de Terminal Noctis nous avaient expliqué comment la quantité de poussière rejetée dans l'atmosphère avait provoqué une nouvelle période de glaciation. Les températures avaient brutalement chuté. Une bonne partie de l'écosystème s'était effondrée. Pour ne rien arranger, le Léviathan avait détaché ses gardiens, sur Terre, afin de s'assurer que les dernières poches de résistance étaient bien éliminées.

À présent, il patientait au sein de la voûte étoilée. Il avait envoyé un message à l'intention de ses concepteurs et de leur flotte, navigant à des dizaines d'années-lumière de notre planète, afin de les prévenir de sa découverte. Peu importait le temps que cela prendrait – que signifiait, d'ailleurs, le *temps*, pour une créature d'une telle envergure ? Il attendrait les années ou les siècles nécessaires jusqu'à ce qu'une réponse lui soit retournée, ou que ses créateurs eux-mêmes arrivent sur place. Inutile d'ajouter qu'il le ferait en gardant la population belliqueuse de notre planète sous contrôle. Ces descendants de primates arrogants constituaient une menace pour toute la Voie lactée ! Le vaisseau avait agi selon les protocoles que ses créateurs lui avaient inculqués.

Durant nos plongées, ses songes nous avaient permis d'entrevoir les reflets d'une civilisation immense qui s'étendait sur de multiples systèmes solaires et mondes ; certains, laissés à l'état de jungles primitives, quand d'autres avaient atteint un niveau infini de sophistication.

Depuis plusieurs saisons – et sous l'impulsion des scientifiques du centre –, notre mission d'exploration avait été convertie en ambassade diplomatique. L'idée consistait à essayer d'entrer en communication avec le Léviathan et de réussir à plaider notre cause, là où les messages radio des années d'après-guerre avaient échoué. Jusqu'alors, aucune de nos tentatives n'avait été couronnée de succès ! Soit qu'il la tolérât ou bien qu'il préférât ignorer notre présence, le Léviathan faisait preuve d'une suprême indifférence, à notre égard. Cela ne nous empêchait pas, pour autant, de nous efforcer, encore et encore, d'établir le contact... Chaque fois que le dormeur transitionnait d'un rêve à l'autre, nous entreprenions d'insérer nos songes, parmi les siens. Le processus se

révéla vite aussi complexe que dispendieux en temps. Et bien que la temporalité en zone paradoxale se déploie à un rythme différent de celle du plan endoxal – et que les secondes qui s’écoulaient sur Terre passaient comme des heures, ici – la discrédance ontologique nous faisait courir d’immenses dangers.

Ce soir, après de multiples tentatives infructueuses, Wernher – en chef d’escouade téméraire qu’il était – essayait toujours d’entrer en contact avec elle. En dépit des risques, il refusait d’abandonner et de laisser son esprit rejoindre la surface et son corps. Pour ma part, j’entrevois certains des songes qu’il émettait en direction du dormeur. Ils étaient beaux ! Impeccablement taillés ! Un plaidoyer élogieux, à l’égard de l’humanité. Pourtant, ils ne provoquaient aucune réaction.

Tandis qu’il essayait une dernière fois, j’assistai, impuissant, alors que les contours de son être perdaient en netteté et que des pans entiers de son esprit se désintégraient dans l’immensité du vide.

— Arrête Wernher ! lui cria aussitôt Juliette, en pensée. Ça ne sert à rien ! Il faut qu’on rentre ! Si tu continues comme ça, on va finir par être assimilés.

Pourtant, malgré ses protestations, mon amie s’approcha de Wernher, lui prit la main et joignit son esprit au sien.

— J’y suis presque !

— Ne me laisse pas...

Juliette se concentra. Une déferlante de chaleur les entoura et fit rougeoier le vide. Renouvelée, l’énergie déployée par leurs âmes se mit à rayonner au sein de l’obscurité. Mais les flammes étaient trop vives et l’effort trop intense ! En l’espace d’un instant, comme deux papillons qui s’agitent à proximité d’un brasier, mes deux compagnons disparurent dans un ultime flash de lumière.

\*

Il ne restait plus que moi.

Qu’avais-je à offrir, là où mes meilleurs amis avaient échoué ?

Que dire à un être qui a traversé la galaxie pour trouver l’humanité au moment le plus noir de son existence ?

*Vous avez tort...*

*Nous valons mieux que ça...*

*Si seulement, vous nous aviez vus, il y a deux cents ans... ou dans trois cents... Nous sommes capables de tant de choses... de bonté... de changement !*

Mais, existe-t-il un vrai *beau moment* dans l’histoire de l’humanité ?

Sur leurs lits d’hôpital, dépourvus de l’esprit qui les animait, les

corps de Juliette et de Wernher s'étaient éteints. Et cette fois, rien – pas même le pouvoir hallucinant de l'élixir que nos scientifiques distillaient à partir de l'essence de la sonde – ne pourrait les ramener !

Ma conscience n'était déjà plus complètement ancrée dans le rêve. La gravité l'avait reprise. Elle dérivait, flottait, se préparant à chuter en direction de mon corps, lorsque l'événement se produisit.

Un pied dans ce monde, un pied dans l'autre, je devinai les doigts de l'infirmière Carleen, tandis qu'elle cherchait ma paume et posait sa main au creux de la mienne. Il y avait cette subtile odeur de lavande. Quelque chose qu'on ne rencontre que très rarement dans les rêves des machines comme dans ceux des humains. Puis, elle se mit à chanter.

Elle chantait pour moi.

Elle chantait pour l'enfant qui grandissait dans son ventre :

Une berceuse pour tous les enfants de l'humanité !

Soudain, je sentis le dormeur s'agiter. Quelque chose était apparu aux lisières de sa conscience. Un élément nouveau, inconnu, qu'il ne comprenait pas. L'obscurité se fendit horizontalement d'un mouvement de paupière. Je vis alors son œil immense sortir du néant et m'observer.

Peut-être était-ce parce que nous avons pour habitude de le nommer « Léviathan » que le globe oculaire m'apparut comme celui d'un gigantesque cachalot – après tout, le langage forme la pensée, et non l'inverse... Tandis que je flottais, là, perdu au milieu de l'immensité de son regard, je perçus alors les doutes d'une créature confrontée à un idiome qu'elle rencontre pour la première fois.

— Personne n'a jamais chanté pour toi, pensai-je dans sa direction.

Et nous restâmes là, à nous observer... longtemps... tandis que le destin de l'humanité se tenait suspendu à la résolution d'une mélodie, une comptine triste, chantée par une mère allemande, pour le fils d'un soldat anglais.

\*

*Hänschen klein geht allein,  
In die weite Welt hinein.  
Stock und Hut steht ihm gut,  
Er ist wohlgemut.  
Doch die Mutter weinet sehr,  
Hat ja nun kein Hänschen mehr.  
Da besinnt sich das Kind,  
Kehrt nach Haus' geschwind.<sup>1</sup>*

---

<sup>1</sup> Le petit Hans part seul, / Dans le vaste monde / Son bâton et son chapeau lui vont bien

Fin

© Guillaume Laffineur 2024



*Guillaume Laffineur a 42 ans. Originaire d'Arlon (Belgique), il s'est installé à Bruxelles au terme d'un master en philosophie. Depuis quinze ans, il y travaille dans le milieu des instruments de musique. Entre deux rafales de guitares électriques, il s'adonne à l'écriture. En 2016, sa nouvelle « Mantra » a été primée par la Communauté française de Belgique. Depuis lors, une dizaine de ses nouvelles ont été publiées dans différents magazines et anthologies (Galaxies, HPF éditions, Etherval, Les Vagabonds du Rêve). Quand il n'écrit pas, il enregistre de la musique sous le pseudonyme d'Alcyon.*

---

/ Il est heureux. / Mais sa mère pleure tant, / Car elle n'a plus de petit garçon, / Que l'enfant se souvient qu'il faut / Rentrer rapidement à la maison.

# Tant qu'il y aura des étoiles

Anthony Madera

*Le 21 juillet 1969, Neil Armstrong et Edwin Aldrin posent le pied sur la Lune. Après quelques heures d'exploration, ils reprennent place à bord du module lunaire pour entamer le voyage de retour sur Terre. Mais au moment du décollage, un problème technique cloue le LEM au sol. Nixon annonce au monde entier l'échec de la mission Apollo 11. Mais dans le même temps, l'URSS annonce pouvoir envoyer une mission de sauvetage sur la Lune.*

« C'est un petit pas pour l'homme... »

**U**N PAS HÉSITANT, CERTES, comment pourrait-il en être autrement ? Un pas mal assuré qui s'enfonce dans un sol poussiéreux dont on ne connaît absolument rien, vierge de toute forme de vie et dans un vide quasi sidéral.

« ... *Un bond de géant pour l'humanité !* »

Sans l'ombre d'un doute ! Certainement la plus grande avancée scientifique et la plus gigantesque prouesse technologique de tous les temps, un jour historique qui pourrait bien changer durablement la face du monde.

Les images semblaient venir de l'au-delà. Les premiers entrechats de Neil Armstrong bientôt rejoint par Edwin Aldrin sur l'astre lunaire se déroulèrent sous les yeux de millions de téléspectateurs médusés et incrédules. La retransmission en mondovision devait permettre à chacun de prendre la mesure de l'exploit et de la supériorité désormais incontestable des États-Unis d'Amérique. Le patriotisme fut à son apogée au moment où les deux hommes plantèrent d'un même geste la bannière étoilée sur ce gros caillou qui semblait ainsi devenir officiellement propriété américaine.

Soudain, sur le poste flambant neuf de la famille Myers, dans le Minnesota, la petite image se scinda en deux et le président Nixon, le sourire triomphant, apparut pour féliciter les deux héros. Quelques heures plus tard, le petit Ethan s'endormait, comme des milliers d'autres enfants à travers le monde, exceptionnellement unis sur le même fuseau horaire, non sans jeter un dernier regard vers le ciel avec

l'espoir naïf d'apercevoir le signe d'une activité humaine sur la mer de la Tranquillité.

Le succès était total.

Le commandant de la mission Apollo 11 lança la procédure de décollage. Une fois les données entrées dans l'ordinateur de bord, les moteurs se mirent en route progressivement. *The Eagle* s'ébroua dans la poussière grisâtre en attendant l'instant précis où, d'après les calculs, il devait déployer ses ailes pour rejoindre le module de commande où les attendait Michael Collins sur son orbite lunaire.

Sitôt l'ordre transmis, les moteurs donnèrent leur pleine puissance dans un tremblement insupportable. L'aigle s'éleva péniblement de quelques mètres, se mit à vaciller, puis retomba lourdement sur son socle comme un gros insecte maladroit.

Le silence sembla durer une éternité, avant d'être brisé par une phrase de Neil Armstrong qui, bien plus que la première, devait être destinée à marquer l'Histoire. « *Houston, nous avons un problème !* » La conversation qui s'en suivit, à quelque 380 000 kilomètres de distance, ne fut qu'une interminable succession de questions, de vérifications, de tentatives désespérées ; une longue litanie incompréhensible du commun des mortels pour enfin aboutir à un verdict sans appel et mettre des mots sur l'indicible.

Le président Nixon fut prévenu en urgence. Il était de son devoir d'informer ses compatriotes. Un discours devait être préparé.

Sobre.

Digne.

Les risques de la mission étaient connus des protagonistes, beaucoup moins de l'opinion publique. Il allait falloir expliquer, trouver les mots.

Le 21 juillet à 16h15, le président Nixon apparut à nouveau sur les écrans, un air grave et solennel accroché au visage qui contrastait avec la légèreté de la veille.

*« Mes chers compatriotes, un événement d'une grande tristesse vient de se produire à plusieurs centaines de milliers de kilomètres de nos foyers. À la suite d'un incident technique impactant le module lunaire lors de son décollage, nos deux astronautes, le commandant de bord Neil Alden Armstrong et son pilote Edwin Eugene Aldrin Jr, qui, hier encore, réalisaient l'exploit de marcher sur la Lune, se trouvent désormais dans l'impossibilité de rejoindre notre Terre. Je salue le courage héroïque de nos deux compatriotes et le sacrifice consenti au profit de l'Humanité tout entière.*

*J'adresse une pensée toute particulière à leurs familles et les assure du soutien indéfectible des États-Unis d'Amérique. »*

Le monde entier était sous le choc. Un peu partout, des hommages étaient rendus aux astronautes, pour l'heure toujours vivants, mais condamnés à une mort aussi terrifiante qu'inévitable.

Pourtant, quelques heures à peine après la déclaration du président, une rumeur commença à se répandre. Dans les couloirs de la Maison-Blanche, on parlait d'une prise de parole officielle de Brejnev à Moscou. Bientôt, la rumeur se confirma et plusieurs chaînes de télévision étrangères retransmirent un discours déconcertant dans lequel le secrétaire général du Parti annonçait officiellement que l'Union soviétique était prête à envoyer une mission de sauvetage sur la Lune.

Du côté des États-Unis, on pensa d'abord à une provocation cynique. Les Soviétiques n'avaient assurément pas la technologie pour poser un vol habité sur la Lune, leurs recherches avaient pris beaucoup trop de retard ces dernières années. Pourtant le mal était fait, le doute existait et la pression de l'opinion publique s'intensifiait. Et il ne fallut pas attendre longtemps pour que le scepticisme se muât en stupéfaction. Les éléments rendus publics par les Soviétiques quelques heures plus tard ne laissaient plus de place aux doutes. Les autorités américaines furent abasourdies en découvrant l'existence de la mission soviétique Luna 16, qui prévoyait l'envoi de deux cosmonautes sur la Lune et qu'Apollo 11 avait devancée de seulement 48 heures.

Ce serait un mensonge de dire que les Américains n'ont pas hésité un seul instant, qu'ils se sont spontanément réjouis qu'une issue heureuse pour leurs deux astronautes puisse être trouvée. Mais quelle démocratie peut bien abandonner ses héros ?

Nixon était au pied du mur, forcé non seulement d'accepter l'offre soviétique, mais également de collaborer en demandant à la NASA de fournir des données confidentielles sur Apollo 11 afin d'assurer la réussite du projet. En effet, la mission était périlleuse et nécessitait de nombreuses modifications de dernière minute. Premièrement, comme les Américains, les Soviétiques avaient prévu d'envoyer deux hommes sur le sol lunaire. Or s'ils voulaient avoir une chance de ramener les deux astronautes vivants, un seul cosmonaute pourrait prendre place à bord du module. Deuxièmement, la mission Luna 16 n'avait pas choisi la mer de la Tranquillité comme point d'alunissage, mais un site distant de plusieurs centaines de kilomètres.

De l'échange téléphonique qui eut lieu entre les deux dirigeants, on ne sut pratiquement rien, si ce n'est qu'un accord avait été trouvé. Les termes de cet accord, eux, furent enfouis dans le plus grand secret.

Les équipes soviétiques travaillèrent d'arrache-pied, et grâce aux données fournies par la NASA, le 23 juillet à 4h35, le commandant de bord Vassili Barinov et son pilote de vaisseau décollèrent de la base de Baïkonour.

Durant les quelques cent heures de voyage de la Terre à la Lune, on n'eut aucune nouvelle de l'équipage, l'URSS ayant pris le contrôle des opérations et ne laissant filtrer aucune information. À Houston, on continuait à entretenir timidement l'espoir des deux astronautes en maintenant une liaison radio constante et en leur recommandant d'économiser leurs ressources au maximum.

L'attente prit fin lorsque à la surprise générale, les téléviseurs du monde entier se mirent de nouveau à déverser les images glacées du sol lunaire. On pouvait désormais distinguer un deuxième engin colonisateur, dont l'étrangeté et la complexité n'avaient rien à envier au premier, posé quelques dizaines de mètres plus loin, pratiquement hors champ. Tout à coup, une voix inconnue se fit entendre. Ceux qui ne parlaient pas le russe comprirent néanmoins que Vassili Barinov avait lancé un décompte : plus que trois barreaux sur l'échelle qui le séparait du sol lunaire, deux, un...

Aux yeux du monde, le cosmonaute soviétique devenait à son tour *le premier Homme sur la Lune*.

La caméra renégate ne manqua pas une miette du parcours de Vassili Barinov jusqu'au module américain, auquel la faible pesanteur donnait des airs exagérément euphoriques. Le cosmonaute dut soutenir l'un après l'autre ses homologues, engourdis par plusieurs jours d'attente dans le froid et l'angoisse, pour les aider à rejoindre l'appareil soviétique au terme d'une marche qui paraissait certes dérisoire, mais pourtant largement au-dessus de leurs forces. Le commandant Barinov ressortit ensuite seul. Il se déplaçait à présent avec solennité, tenant fièrement le drapeau frappé de la faucille et du marteau qu'il s'apprêtait à planter sur la mer de la Tranquillité. En contrepartie de la retransmission en mondovision, Nixon avait obtenu des Soviétiques que la bannière étoilée restât en place, mais, le diable se cachant toujours dans les détails, un événement imprévu vint contrarier les accords passés. Dans la précipitation, les Soviétiques n'avaient pas pensé à rigidifier le tissu de leur drapeau pour lui donner l'impression de flotter sur cet astre sans atmosphère. Quand il s'aperçut de l'oubli, Vassili Barinov sembla désesparé. Il hésita longuement, regarda autour de lui, avant de prendre une décision dont il n'imaginait sans doute pas, en cet instant, la portée symbolique et les conséquences futures.



Le démontage méthodique de la potence du drapeau américain ne dura que quelques minutes mais l'image de la bannière étoilée en berne devant le drapeau rouge outrageusement déployé risquait fort de marquer durablement les esprits et de précipiter la nation de l'oncle Sam dans une crise sans précédent.

Ms Myers fut alerté par les pleurs de son fils. Elle se précipita dans le salon où elle trouva le petit Ethan assis au sol, en tailleur, devant le poste de télévision.

— Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi pleures-tu Ethan ?

— C'est parce que... ils nous ont volé notre étoile ! répondit le petit garçon en étouffant un sanglot, l'index pointé vers l'écran.

— Tu ne dois pas être triste, mon ange.

Ms Myers prit son fils dans ses bras et s'approcha de la fenêtre.

— Regarde le ciel. Il reste encore tant d'étoiles à décrocher...

\*

Les années 70, comme on pouvait s'en douter, amenèrent de nombreux bouleversements dans l'ordre mondial.

Le retour sur Terre d'Armstrong et Aldrin fut quasiment passé sous silence tant l'humiliation infligée par l'Union soviétique était douloureuse. Une colère sourde commença à agiter la société américaine, un ras-le-bol général qui se matérialisa le mois suivant, lorsque des centaines de milliers de personnes affluèrent à Woodstock. Le festival rassembla une jeunesse américaine en quête de nouveaux repères, d'une direction à donner à sa vie en dehors du cadre et des valeurs hérités des générations précédentes.

Un vent de révolte soufflait, le mouvement était lancé et les sujets de discorde ne manquaient pas. À commencer par le programme spatial qui creusait les finances du pays depuis la promesse du président Kennedy. Tout cet argent foutu en l'air pour en arriver à quoi ? Une humiliation planétaire ! Sans parler de cette guerre inepte au Vietnam qui n'en finissait pas d'user les nerfs et de tuer des GI's.

Un an plus tard, Richard Nixon, sous la pression du Congrès, amorça le désengagement total et immédiat des troupes américaines au Vietnam. Les États-Unis avaient déjà perdu Cuba et Berlin-Est, alors au diable le Vietnam ! Mais plus que la colère du Congrès, c'était celle de la rue qu'il fallait craindre. C'est ainsi qu'il annonça coup sur coup la fin du programme spatial américain et la dissolution de la NASA, avant de présenter lui-même sa démission.

La jeunesse américaine, cheveux longs et sexualité débridée, célébra son entrée dans un nouveau monde dont l'argent, la compétition et le pouvoir ne constitueraient pas les fondations.

Dans le Minnesota, Ethan Myers grandissait à contre-courant, écœuré par cet hédonisme qui infiltrait jusqu'au système scolaire. Élève brillant, il montrait une soif de connaissances que ses professeurs ne parvenaient pas à éteindre. La plupart du temps, il apprenait donc seul, le nez plongé dans ses livres de sciences à longueur de journée, persuadé que son travail et ses capacités intellectuelles lui ouvriraient les portes de ses rêves. Car des rêves, il en avait plein la tête !

De l'autre côté du globe, Vassili Barinov fut accueilli à grand renfort de manifestations festives, de défilés militaires et de démonstrations de force en tout genre, orchestrées par le Parti communiste. Mieux qu'un héros, Vassili Barinov devenait un formidable outil de propagande, la preuve irréfutable de la réussite du modèle soviétique. La conquête spatiale devint alors l'argument principal sur lequel asseoir une domination mondiale en l'absence de concurrence sérieuse : les États-Unis étaient désormais hors course et l'Europe, quant à elle, n'était plus qu'un agglomérat de petits pays aux dirigeants arrogants et incapables de s'accorder, quel que fût le sujet jeté sur la table. Seule Élisabeth II semblait encore tenir tête aux Soviétiques en déclarant haut et fort que « *jamais, au grand jamais, le sol du Royaume-Uni ne sera fertile à l'idéologie communiste.* »

Dans le nord de la France, Michel Pasquier s'interrogeait sur son avenir. Dans quel monde grandiraient ses futurs enfants ? Le régime soviétique avait toujours été présenté comme autoritaire et liberticide à l'ouest du Mur. On ne parlait que de répressions sanglantes, de camps de travail forcé. La presse internationale avait rapporté des scènes de violence inacceptables durant l'épisode du Printemps de Prague. L'influence des États-Unis y était aussi pour beaucoup : c'est bien connu, quand on veut tuer son chien, on dit qu'il a la rage. Pour autant, on ne pouvait plus ignorer que l'URSS était en passe de devenir la première puissance mondiale, et qu'elle était désireuse de montrer un nouveau visage.

Alors tout bien réfléchi, un peu de rigueur ne serait-elle pas un mal pour un bien ? Peut-être le communisme amènerait-il enfin la libération du prolétariat ? C'était un risque à prendre, mais qu'est-ce qu'un petit ouvrier comme lui pouvait bien avoir à perdre ?

Il n'était pas le seul à raisonner ainsi à l'usine. Les relations entre les syndicats occidentaux et les cadres du Parti, qui soutenaient leur lutte, étaient un secret de polichinelle, ce qui rendait d'ailleurs fous de rage les gouvernements européens. Dernièrement, le projet d'une

visite à l'usine d'un mystérieux conseiller du camarade Brejnev avait fuité. Enfin, on s'intéressait à eux.

Au printemps 1973, Michel Pasquier annonça à sa femme, enceinte de leur premier enfant, sa décision de prendre sa carte du parti communiste.

C'est décidé, si c'est un garçon, il s'appellera Vassili.

\*

Au début des années 80, le communisme continuait à se répandre de proche en proche sur les pays d'Europe occidentale, comme le café sur un morceau de sucre.

Les missions dans l'espace se succédaient, apportant plus d'avancées scientifiques les unes que les autres. L'URSS affichait une ambition arrogante avec notamment un projet d'installer une base permanente sur la Lune avant la fin du millénaire. Elle servirait à la fois de laboratoire et de centre d'expérimentations en vue d'explorations plus lointaines.

En 1982, quelques mois seulement avant sa mort, Leonid Brejnev ordonna la destruction du Mur de Berlin. L'édifice faisait figure d'anachronisme dans un monde où plus personne ne cherchait à passer à l'Ouest clandestinement. Bien au contraire, bon nombre d'Allemands souhaitaient désormais rejoindre l'URSS pour trouver un travail, tant l'économie y était prospère. Les États-Unis, désintéressés de la situation en Europe, saluèrent la réunification du peuple allemand, tandis que le Royaume-Uni s'inquiétait de voir l'Union soviétique étendre son emprise sur le vieux continent.

Le commandant Vassili Barinov avait définitivement raccroché sa combinaison de cosmonaute peu après la mission Luna 16. Des années plus tard, il bénéficiait encore d'une aura qui allait au-delà des frontières de son pays et était présenté comme *Le premier Homme sur la Lune* dans la plupart des manuels d'Histoire. Il assurait la propagande du Parti en organisant des conférences un peu partout en Europe.

En juin 82, c'est à Rouen que se tint l'une de ces conférences. Michel Pasquier emmena son fils aîné assister au rassemblement. Le commandant Barinov, dont la silhouette semblait avoir été miraculeusement épargnée par le temps, arborait un large sourire et déployait une énergie débordante pour magnétiser la foule. Comme souvent, la conférence prit des allures de meeting politique à la gloire du Parti communiste. L'ancien cosmonaute s'exprimait dans un français quasi parfait et parlait de son aventure spatiale comme d'un rêve que le Parti lui avait donné la chance de pouvoir réaliser.

Les paroles de cet homme, dont il portait le prénom comme un fardeau, résonnèrent chez le jeune garçon comme une révélation. Après cela, Vassili Pasquier n'eut plus qu'une idée en tête : devenir cosmonaute. Il ne réalisait, bien sûr, pas encore la folie de son ambition dans ce pays où personne n'avait jamais mis un pied dans l'espace. Même les États-Unis dépendaient maintenant des Soviétiques pour la mise en orbite de leurs satellites.

Michel Pasquier se sentait coupable d'avoir inculqué cet idéal à son fils, de lui avoir mis dans la tête des rêves irréalisables. Mais franchement, à son âge, qui aurait pu le raisonner ?

Ethan Myers avait intégré la prestigieuse université de Stanford. Le jeune homme était connu pour ses facultés qui faisaient l'admiration des professeurs, mais aussi pour sa personnalité ambitieuse et décalée, en marge d'une génération imprégnée de la culture hippie. Il était résolument solitaire et introverti. Il avait bien fait l'expérience d'une relation avec une jeune femme, un an auparavant, mais le couple s'était séparé après avoir rapidement épuisé la liste de ses centres d'intérêts communs.

À 22 ans, il était déjà diplômé de physique et d'économie, mais depuis quelque temps, il avait laissé de côté ses matières de prédilection pour s'intéresser à ce que l'on appelait les nouvelles technologies. Les États-Unis misaient beaucoup sur cette économie pour rattraper leur retard sur le marché mondial. Des dizaines de startups fleurissaient dans la région de San Francisco. De son côté, Ethan Myers était persuadé que l'informatique changerait la société dans les années à venir. Il développa en quelques semaines un jeu vidéo dans lequel un petit vaisseau spatial équipé d'un canon laser devait se frayer un chemin entre des astéroïdes. Il reçut rapidement une offre alléchante de l'une des firmes de San Francisco spécialisée dans le divertissement, et le jeu rencontra un succès planétaire.

Fort de ce premier succès, Ethan Myers avait enfin les moyens de se consacrer à son véritable objectif. Depuis ce jour de juillet 1969, les mots de sa mère pour le consoler, alors qu'il n'avait que quatre ans, résonnaient toujours dans sa tête.

Il voulait conquérir l'espace.

À la surprise des banques et des startups qui lui faisaient de l'œil, il investit tout son argent dans la fondation d'une société spécialisée dans le développement de véhicules d'exploration spatiale, qu'il baptisa *DiscoverX*. L'annonce provoqua la consternation des professeurs et l'hilarité des étudiants de Stanford. Depuis l'échec de la conquête lunaire dont personne ne voulait plus entendre parler, aucun

Américain n'avait même songé à aller dans l'espace, la NASA avait été dissoute et le retard technologique sur l'URSS était gigantesque. Alors, comment une société privée pouvait-elle espérer envoyer des engins dans l'espace ? Ethan Myers était-il devenu complètement fou ?

Ses professeurs essayèrent de le raisonner : il était doué pour l'informatique, il l'avait prouvé. Avec l'avènement d'internet, il serait amené à réaliser de grandes choses.

Mais Ethan Myers se foutait pas mal de ce que pensaient tous ces dinosaures qui n'avaient jamais quitté leur université, lui voyait plus grand : il avait décidé de redonner des ailes aux États-Unis.

\*

Les années 90 virent Vassili Pasquier devenir un jeune homme à qui tout réussissait. La natation, qu'il pratiquait à haut niveau, lui avait sculpté une silhouette élancée, très appréciée de la gent féminine. Il multipliait les médailles et les conquêtes sans toutefois parvenir à assouvir ses ambitions. Sa frustration d'avoir dû abandonner son rêve de voyager dans l'espace le rongait. Il avait tout de même réussi à se rapprocher des étoiles en décrochant un diplôme d'ingénieur en aéronautique et il venait d'intégrer une grande compagnie en tant que pilote de ligne.

La situation politique en URSS connut de nombreux changements suite à la mort de Leonid Brejnev. Dans les dernières années de sa vie, l'ancien Premier Secrétaire était de plus en plus contesté au sein du présidium. On lui reprochait son conservatisme et son laxisme sur le plan international, notamment à l'égard des États-Unis, dont le retour sur le marché mondial grâce au secteur des nouvelles technologies inquiétait en haut lieu. Le projet de base lunaire avait également pris beaucoup de retard.

Il fallait donc une main de fer pour diriger le pays, et elle s'imposa en la personne de Vladimir Vorkine. C'était un ancien agent du KGB, connu pour son austérité et ses méthodes expéditives, un petit homme trapu dont le regard bleu acier suffisait à vous glacer le sang.

La conquête spatiale était plus que jamais sa stratégie de développement à long terme, d'autant plus qu'une société privée américaine se targuait de pouvoir envoyer des satellites, et bientôt des hommes, dans l'espace. Vorkine entraînait dans une colère noire dès que le sujet était abordé en conseil des ministres, les camps de travail sibériens étaient promis à tout journaliste se risquant à écrire un article sur DiscoverX. De plus, toute allusion à la mission Apollo 11 avait

définitivement été interdite dans les manuels d'Histoire et il ne subsistait, en URSS, plus aucune trace des archives vidéo des premiers pas d'Armstrong sur la Lune.

En 1995, un coup de tonnerre ébranla le monde lorsque l'Allemagne de l'Ouest bascula au sein de l'URSS. La panique s'empara de l'Occident qui ne savait pas comment réagir sans risquer de provoquer une troisième Guerre mondiale. Les pays d'Europe de l'Ouest étaient, plus que jamais, pris en étau entre deux mondes que tout oppose. Cette situation explosive évolua dans les mois qui suivirent. Ce furent d'abord les Pays-Bas, puis la Belgique et la France qui rejoignirent l'Union soviétique de Vorkine. À la fin de l'année, la quasi-totalité de l'Europe était soviétique, l'URSS occupait un cinquième des terres émergées et menaçait l'autre partie du monde.

Devant l'apathie des États-Unis, les Britanniques furent les premiers à réagir pour protéger leur frontière contre l'ennemi qui lui faisait désormais directement face, de l'autre côté de la Manche. Des bases militaires furent déployées en urgence sur les côtes du Sussex tandis que Vladimir Vorkine installait ses missiles en Normandie.

Au crépuscule d'un siècle meurtri par les guerres et les jeux de pouvoir, l'Histoire ne faisait que se répéter inlassablement. Quarante ans après Cuba, une nouvelle guerre des missiles se préparait en Europe.

Michel Pasquier regardait avec inquiétude des chars soviétiques et des camions chargés de missiles défilent devant chez lui. Un mot plus haut que l'autre et une guerre pouvait éclater avec la Grande-Bretagne, la ville de Rouen serait anéantie en quelques minutes, sa famille serait en première ligne.

L'idée le faisait frémir.

Il avait appelé le communisme de ses vœux, il avait même milité au sein du Parti pour que l'Europe s'allie au bloc soviétique. Ensemble, nous serons plus fort. Mais jamais il n'aurait pensé voir un jour l'Armée rouge à sa porte. Des barrages furent rapidement dressés sur les routes et quelques familles purent partir à temps. Les autres durent rester enfermées chez elles, à portée de tirs ennemis, condamnées à s'abriter dans les caves au son des sirènes.

À la maison, seul Vassili semblait prendre les choses avec philosophie. Il était persuadé que la guerre n'éclaterait pas, que les Britanniques finiraient par céder sous la pression soviétique. Il ne s'était pas trompé, au bout de trois mois de terreur et d'intimidation, la Grande-Bretagne accepta de retirer ses missiles pointés sur la France.

Vorkine avait gagné son bras de fer.

Les affaires de Vassili étaient déjà prêtes. Il était désormais un citoyen de l'Union soviétique et pouvait légitimement prétendre à intégrer le programme spatial. De nouvelles sélections auraient lieu le mois prochain.

Dans une semaine, il serait à Moscou.

\*

— Ethan, tu dois renoncer à ce projet. C'est beaucoup trop dangereux !

— Mom, tu sais bien que c'est impossible. J'y ai consacré toute ma vie, c'est mon destin.

— Mais si tu pars, tu ne reviendras pas. Je ne te reverrai jamais...

— Bien sûr que si, voyons, ne soit pas bête !

Ethan Myers détestait mentir à sa mère. Nous étions en 2012, et même si un cap technologique avait été franchi par DiscoverX ces dernières années, il savait qu'une mission habitée vers Mars était sans doute prématurée. L'image de doux dingue qui lui collait à la peau à ses débuts s'était assombrie, Ethan Myers était maintenant pris au sérieux, considéré au mieux comme un génie, au pire comme un mégalomane, fantasque et imprévisible, prêt à engager des vies humaines pour damer le pion à l'URSS. Le gouvernement américain avait financé discrètement ses recherches, voyant en lui un espoir de se repositionner dans la course à l'espace tout en se ménageant une porte de sortie en cas d'échec ou de dérapage. Mais Ethan Myers était rapidement devenu ingérable, pour les autorités comme pour sa mère. Après tout, c'était un peu sa faute à elle s'il avait créé DiscoverX et s'il en était là aujourd'hui. Mais cela, il se gardait bien de le lui rappeler.

La botte de Vassili s'enfonça de deux centimètres dans le sol poussiéreux. Ses yeux se posèrent sur ce paysage en noir et blanc dont la beauté lui parut soudain absurde, puis sa vue se troubla. Une larme inarrêtable dévala son visage casqué. L'émotion le submergea. Il devenait, pour quelques milliards d'êtres humains, le premier homme né hors de l'URSS à poser le pied sur la Lune.

Vassili suivit ses trois camarades plus expérimentés à travers les différents sas de dépressurisation permettant d'accéder à la base soviétique, imitant chacun de leurs gestes dans une chorégraphie parfaitement réglée. Le bâtiment en forme de dôme, construit à partir de matières premières extraites du sol lunaire, ressemblait à une énorme verrue sortie de terre dans une réaction épidermique à

l'activité humaine. Depuis dix ans, chercheurs et ingénieurs s'y succédaient dans le seul but de préparer cette mission.

Une fois débarrassés de leurs combinaisons, tous serrèrent Vassili dans leurs bras pour le féliciter. Sa présence à bord était un message fort envoyé au monde, le symbole d'une Union soviétique plurielle et conquérante. Leur escale durerait deux jours, durant lesquels ils devraient effectuer les derniers préparatifs d'un voyage historique de six mois vers la planète rouge. Mais pour l'heure, les esprits étaient à la légèreté, l'équipage voulait profiter de ces derniers instants sans penser à cette mission dont l'issue était incertaine. Lorsqu'ils levèrent leurs verres, aucun n'imaginait qu'au même moment, la fusée de DiscoverX incendiait le ciel de Floride et allait les entraîner dans une course contre la montre qu'ils ne seraient pas autorisés à perdre. Car si on peut souhaiter qu'un jour, les Hommes cessent de se battre pour la gloire, le pouvoir et l'argent, je ne vois pas de raison pour que cela se produise tant qu'il restera des étoiles à décrocher.

© Anthony Madera 2024



*Anthony Madera a 40 ans et travaille dans le secteur des télécommunications dans son Auvergne natale. Ingénieur de formation, il ne découvre les plaisirs de la lecture que sur le tard et, depuis peu, l'écriture lui permet de croire un peu plus aux petites histoires qui lui trottent dans la tête.*